

STELIO FARANDJIS

Langue, science et société chez Condorcet

Publications de l'Institut de recherche mathématiques de Rennes, 1987-1988, fascicule 2
« Science, histoire et société », , p. 128-163

http://www.numdam.org/item?id=PSMIR_1987-1988__2_128_0

© Département de mathématiques et informatique, université de Rennes,
1987-1988, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la série « Publications mathématiques et informatiques de Rennes » implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

Langue, Science et Société chez CONDORCET

Stelio FARANDJIS

La curiosité scientifique du XVIII^e siècle s'est appliquée au langage ; la conscience affirmée d'une science de l'homme inclut au premier chef "la connaissance philosophique des langues". Celle-ci, nous dit TURGOT¹, est une "science très vraie, une mine riche de vérités nouvelles et intéressantes". La quête de la vérité et plus encore de la société idéale, celle d'une humanité accomplie, est indissociable d'une science nouvelle en voie de constitution au cours du siècle ; nous ne saurions trop recommander la lecture de l'ouvrage intitulé : "Langue et langages de LEIBNIZ à l'Encyclopédie"².

Le problème de la langue chez CONDORCET est posé nous semble-t-il de trois manières différentes . La première est implicite mais constante, il s'agit de défendre et d'illustrer la langue classique dans sa justesse et dans sa beauté, et la référence ici est pour lui incontestablement le maître VOLTAIRE ; la seconde se confond avec toutes les recherches du siècle, qui se veulent scientifiques et philosophiques et qui ont pour objet le langage, la diversité des langues, leurs origines, leurs rapports avec la pensée ; la troisième qui nous paraît plus originale et qui a surtout retenu notre attention a trait aux rapports entre langue, science, et société sous l'angle historique ; et en fait, politique.

Pour CONDORCET, il ne peut y avoir progrès des sciences et progrès de "l'art social" sans progrès de la langue et réciproquement. CONDORCET meurt en 1794 ; le mot "idéologie"^{2.A} apparaît en 1796 sous la plume de DESTUTT DE TRACY et prendra un sens politique au XIX^e siècle, sens qui nous semble déjà s'inscrire au coeur de la pensée de notre auteur ; et quant au mot "épistémologie", il est attesté, dans la langue française en 1906,^{2.B} CONDORCET en fait sa discipline première nous semble-t-il encore, à travers toute son oeuvre ; or, ses réflexions "idéologiques" et ses réflexions "épistémologiques" sont indissociables de ses réflexions "linguistiques" (le mot "linguistique" semble n'apparaître dans la langue française qu'en 1826, mais il a été forgé d'abord en allemand).

Ce qui retient surtout l'attention de CONDORCET ; c'est la sémantique. le mot ne date cependant que de 1883, il est le titre de l'ouvrage de Michel BREAL ; plus encore même que de sémantique, CONDORCET nous entretient de sémantique historique, comme savait le faire d'une manière pionnière et lumineuse le grand maître Alphonse DUPRONT en son séminaire de Sorbonne, dans les années 1960.

Nous nous sommes attachés nous-mêmes à faire une lecture de l'oeuvre de CONDORCET, en partant des 12 tomes publiés en 1849 par A. CONDORCET O'CONNOR et F. ARAGO (PARIS, Firmin DIDOT), à la lumière de cette discipline précieuse que constitue la sémantique historique. Notre curiosité quant aux parcours historiques des notions-clés de la sémantique, de l'épistémologie, de l'idéologie se conjugue avec la propre curiosité de l'auteur,

Nous avons tenté un tel exercice de sémantique historique avec notre thèse de troisième cycle qui avait pour sujet : "la notion de sacré chez CONDORCET"³. Nous montrions qu'après avoir tenté de dynamiter la notion de sacré, il la réutilisait positivement dans son effort pour donner un caractère de sublimité indépassable et incontestable aux valeurs des Lumières et de la Révolution ; nous montrions aussi que notre auteur si vigilant dans l'utilisation des mots, si attentif à flairer les pièges du langage avait été lui-même conscient des ambiguïtés, des contradictions, et des dangers qu'impliquait un tel usage aussi ambivalent de la même notion.

Ici, nous ne ferons qu'effleurer certains aspects du problème de la langue chez CONDORCET. Par exemple nous n'aurons pas la prétention d'analyser stylistiquement la langue du Philosophe ; elle nous apparaît être d'un classicisme achevé et illustrer les qualités d'une langue française parfaitement maîtrisée : ordre, nuance, richesse dans les coordinations, les subordinations, les propositions relatives ; ordre, nuance, richesse aussi dans les modes et les temps, et encore dans l'alternance des phrases brèves et incisives et des périodes amples, ainsi que dans la ponctuation. Nous noterons cependant que ce classicisme ne répond pas seulement à un souci esthétique, mais éthique et politique ; la distinction du langage pour CONDORCET va de pair avec le progressisme social, ce qui va à l'encontre de nombreuses affirmations péremptoires de certains auteurs contemporains quant à l'équivalence entre conservatisme social et souci d'une belle langue. Nous noterons toutefois que les mathématiciens de l'équipe REHSEIS⁴ ont relevé que la langue du mathématicien CONDORCET n'était pas toujours exempte d'obscurités et de constructions difficiles ou confuses. Il y a là une source de débats sans aucun doute.

Nous ne traiterons pas non plus de la richesse lexicale de notre Académicien, qu'il nous soit cependant permis de noter qu'il y a chez lui un souci de la richesse, de la variété, de la précision et de la nuance qui l'amène par exemple dans ses Eloges ("Oeuvres", tome II) à jouer sur toute la gamme du vocabulaire de la "vanité" sociale : "l'amour propre", "la mode", "les modes", "la réputation", "la gloire", "l'opinion", "l'opinion publique", "le monde", "le bruit", "le mérite", "la célébrité", "l'autorité", "la considération", "le crédit", "l'honneur"... CONDORCET a vécu dans le salon de Mademoiselle de LESPINASSE, il y a été formé pour une grande partie, mais, cet homme de salon, cet académicien, ce publiciste, ce pédagogue ayant le goût du commerce social manifeste toutefois une distance critique par rapport à ce qu'il peut y avoir de "complaisant", de "vain", de "factice" dans le tourbillon mondain et sa plume ici peut se faire assassine : "la dissipation sans plaisir, la vanité sans motif, l'oisiveté sans repos"⁵, voici les termes qu'il utilise pour stigmatiser agitation, futilité et..."bavardage", ce bavardage qu'il craint aussi de rencontrer dans les compagnies savantes trop nombreuses ; il semble que pour lui la langue doive être utilisée en toutes circonstances avec respect pour l'auditeur ou le lecteur, et avec autorité de la part de l'orateur ou de l'auteur ; son obsession majeure comme nous le verrons est "l'abus des mots" et rien ne l'effraie davantage qu'une langue dévaluée ou pervertie.

Nous n'aborderons pas non plus dans cette présente étude l'analyse quantitative des fréquences d'usage des mots-clés du vocabulaire des lumières ; nous pensons qu'il faudrait établir un Index général du lexique de CONDORCET. De tels index avaient été établis dans les années 1966-1970 pour VOLTAIRE, MONTESQUIEU et ROUSSEAU par Georges MAILHOS, Jean-Marie GOULEMOT et Michel LAUNAY et sont disponibles au Centre de recherches sur la civilisation de l'Occident moderne (Université Paris IV, Sorbonne) ; qu'il nous soit simplement permis d'indiquer ici la grille des valeurs maîtresses s'opposant à celle des mots à charge très négative :

+	-
- Nature	- Charlatanerie ⁹
- Droits ⁶	- Idole
- Raison	- Peur
- Liberté ⁷	- Préjugés
- Lumières	- Superstition(s)
- Humanité	- Barbarie
- Egalité	- Enthousiasme
- Citoyen	- Passion
- démocratie ⁸	- Erreur
- Utilité	- Ignorance
- Justice	- Secte
- Progrès	- Tyrannie
- Instruction, Education	- Despotisme
- Bonheur	
- Vertu	
- Talent	
- Patriotisme	
- Vérité(s)	
- Science(s)	

Au tableau du vocabulaire des Lumières doit s'ajouter celui du vocabulaire de la sensibilité ; n'oublions pas en effet que CONDORCET vit à l'époque de la révolution de la sensibilité, du sentiment, celle qui s'épanouit après 1760, et que pour lui les trois éléments constitutifs et distinctifs de l'homme sont : "la raison, la sensibilité, et les idées morales". Ce vocabulaire de la sensibilité se confond d'ailleurs souvent avec celui des Lumières : il en va ainsi de la "tolérance", de "la fraternité", de "l'amitié", de la "philanthropie".

La problématique centrale qui nous apparaît s'imposer et qui a retenu essentiellement notre attention est celle-ci : "langue et progrès" chez CONDORCET ; le progrès de la langue doit favoriser le progrès tout court, le progrès des sciences, le progrès de la société, le progrès de l'humanité, et aboutir à forger la langue du progrès,

il parle même d'une "langue républicaine". Comment rendre la langue toujours plus rigoureuse, comment "fixer" la langue¹⁰ tout en faisant en sorte que le progrès dans la maîtrise de la langue contribue au progrès de la "masse entière de l'humanité" ? Comment à travers les changements, les ruptures, les progrès, les "révolutions" éviter les dangers majeurs que sont pour lui les équivoques, les malentendus, les tromperies, les ambiguïtés, les quiproquos¹¹, liés à l'ambivalence, à la polysémie, au double sens, à la double entente des mots, à l'amphibologie ? Cette préoccupation linguistique est chez lui celle du philosophe engagé, militant, pour qui le progrès des sciences et de "l'art social" doit conduire l'humanité sur la route de la vérité et du bonheur ; elle n'est pas une fin en soi, et il prend bien soin par exemple, de se distinguer des philologues, rhétoriciens ou autres "grammairiens du XVIII^e siècle"¹².

Grâce à la méthode de la sémantique historique, nous pouvons poser deux types de question : que veut dire CONDORCET quand il envisage les problèmes de langue, mais aussi qu'est ce que son discours trahit, avoue, révèle à travers les fréquences, les associations, les insistances d'expression. Ce qui nous paraît essentiel est le passage d'une attitude de curiosité philosophique pour la langue à une attitude sociologique, politique face aux faits de langue, ceci se traduisant chez lui en termes de création, d'action ; en termes de pédagogie militante. Voici donc le plan que nous suivrons pour exposer le résultat de nos recherches :

I Quelle est l'idée que CONDORCET se fait de la langue ?

II Pourquoi selon lui, à cette idée, qui n'est en fait qu'un idéal, correspond trop souvent une réalité dégradée, bien décevante et bien dangereuse aussi ?

III Comment combler l'écart entre cette réalité et l'idéalité ?

1 - en développant une pédagogie historique, en faisant l'histoire des sciences et des sociétés (en particulier des idées qui dominent dans chaque société à chaque moment donné), histoire étroitement liée à l'histoire de la langue.

2 - en s'engageant dans une action historique, en se faisant soi-même créateur d'histoire, en faisant progresser les sciences, l'art social et la langue.

I Quelle est l'idée que CONDORCET se fait de la langue ?

Il n'a pas des langues une idée aussi complexe que celle définie par nos linguistes contemporains, en tout cas il n'exprime pas d'une manière explicite et synthétique l'idée que chacune d'elles est à la fois un système phonétique, un système morpho-syntaxique, un système lexico-sémantique, un système historico-référentiel..., et cependant tous ces éléments sont évoqués ici et là dans de nombreux passages de son oeuvre.

Pour lui, comme pour LOCKE et surtout CONDILLAC et TURGOT, la langue est inséparable de la pensée, l'histoire de la langue reflète exactement l'histoire de la pensée,

le signe est lié au sens ; la combinaison des signes à la combinaison des sens. Le sens est lui-même une idée qui renvoie à une réalité de nature, et donc aux sens ; l'idée (comme la réalité) est saisissable par tout interlocuteur, tous les hommes étant doués de raison, de sensibilité et d'idées morales. Plus l'adéquation au sujet traité, et au public, à l'interlocuteur visé sera parfaite et plus la langue sera juste et belle : "un auteur écrit toujours bien quand il a le style qui convient à son sujet et à ses lecteurs" (Eloge de DUHAMEL, 1782)¹³

A travers la langue transparaît la "conscience" (sensible, intellectuelle et morale) ; cette transparence et cette adéquation excluent toute pensée sans langue et toute langue sans pensée.

Les mots qui renvoient à des notions surnaturelles et antisociales n'ont donc pas de sens, en fait, et d'autre part, toujours selon notre auteur, si chaque langue est le résultat de combinaisons rationnelles particulières, sélectionnées parmi un nombre indéfini de combinaisons possibles, la diversité des langues n'est pas perçue comme qualitative, à la différence de ce que pense J. J. ROUSSEAU¹⁴. Cependant, il arrive que CONDORCET parle d'"esprit de la langue" mais pour tirer tout de suite cette notion vers celle de "raison". Les archaïsmes savoureux dans la langue ne sont pas à proscrire systématiquement sauf, dit notre auteur, s'ils troublent l'attention du lecteur, en choquant l'usage, et surtout s'ils gênent ou entravent le raisonnement ; les fautes de langage ne tiennent pas à l'ancienneté ou à la jeunesse de la langue mais à des fautes de logique : "la pureté du style ne consiste pas à n'employer que les mots ou les tours qui sont du langage habituel, mais à ne blesser ni l'analogie grammaticale, ni l'esprit de la langue,...., elle n'exige de ne choquer l'usage que pour s'exprimer avec plus de propriété, de précision, d'énergie et de grâce ; et cette règle est fondée sur la raison même".¹⁵

Alain REY¹⁶ a raison de montrer l'évolution qui s'est produite entre le Dictionnaire de l'Académie (1694) et l'Encyclopédie (publiée de 1751 à 1772), ici le souci du beau langage, du bon usage, de la norme, de la raison, de la logique de la langue domine et détermine les regroupements étymologiques et morphologiques, là la priorité consiste à inventorier tous les moyens d'expression des connaissances, de diffuser les terminologies ; FURETIERE (1690) marquerait une étape intermédiaire ; mais nous observons que pour CONDORCET les deux préoccupations sont parfaitement associées. Jamais chez notre auteur sa préoccupation précoce de ne point heurter le "bon usage", le "bon goût", la raison et la nature ne s'atténuera. Dès 1773 en adressant à TURGOT ses éloges des Académiciens morts entre 1666 et 1699, CONDORCET écrivait : "Si j'avais pu y mettre un peu de clinquant, ils seraient plus à la mode ; mais la nature m'a refusé le talent de rassembler des mots, l'un de l'autre étonnés, hurlant d'effroi de se voir accouplés".

Bernard QUEMADA nous dit que, selon lui, il n'est pas exact de parler d'évolution à propos de l'écart noté entre le Dictionnaire de l'Académie et l'Encyclopédie, mais plutôt de rupture ou d'opposition ; il reconnaît comme nous que Condorcet a le mérite d'avoir clairement ressenti la complémentarité des deux démarches.^{16b}

CONDORCET distingue souvent science(s) et art(s) ; il en va ainsi dans le domaine de la langue ; son attitude d'épistémologue-philosophe le conduit à dégager et affirmer le statut, l'autonomie, la qualité éminente de chaque science qui se libère à un moment historique donné de l'empirisme, de la technique, de l'art ; il en va ainsi de la "science chimique et de l'art de la teinture", et dans les "arts" qui dérivent des "sciences métaphysiques et morales" il cite : "la grammaire, ou plus généralement l'art d'exprimer des idées pas des signes" ; l'idée qu'on a désormais de la langue, pense notre auteur, est une idée scientifique, en revanche, cette nouvelle science, science du langage, dévoile des "rapports d'idées" qui échappent souvent au sens commun, au praticien : "Le philosophe à qui l'analyse d'une langue ferait trouver des rapports d'idées inaperçus par ceux qui la parlent, aurait fait une découverte dans la métaphysique des langues et non dans la grammaire. Une découverte dans celle-ci serait le moyen d'exprimer certaines nuances, certains rapports d'idées avec plus de netteté et de précision"¹⁷. La distinction est donc très nette entre le "rhétorique" et la linguistique¹⁸, cette linguistique que CONDORCET appelle "la métaphysique des langues", le mot "métaphysique" étant utilisé par lui (et il le dit explicitement) pour dénommer les sciences humaines et morales.

Les maîtres mots sont donc pour CONDORCET dans cette nouvelle science, la science de la langue : "analyse" et "rapports d'idées", l'analyse et la découverte des rapports constants, comme nous le verrons, sont les mots qui expriment pour lui la spécificité scientifique et raccrochent toute démarche scientifique aux mathématiques, c'est-à-dire à la rigueur et à la certitude scientifique par excellence. Quelle est donc pour CONDORCET l'idée majeure en matière de langue : "attacher aux mots un sens (toujours) plus précis et plus fixe" en "les analysant", en reconstituant soi-même la "suite des opérations", des "combinaisons d'idées", "fixées dans l'entendement par des signes qui s'y attachent" (Esquisse, "Oeuvres", t. VI p. 580). Il est nécessaire de citer ici le passage de l'Esquisse (fragment de l'histoire de la X^e époque, "Oeuvres", t VI p. 586) où CONDORCET résume fortement sa pensée (qui est celle de LOCKE, de CONDILLAC, de TURGOT...) :

"Il est également utile que chaque individu forme pour lui-même ces idées générales, auxquelles on veut donner de la précision et de la constance, afin que le mot qui les désigne réveille la même idée, et dans le même individu des temps différents, et dans les divers individus qui l'entendent à la fois. Si ces idées sont exprimées par des mots de la langue vulgaire que les jeunes emploient déjà, auxquels ils attachent un sens vague, incertain, il faut dans la suite de leur instruction leur faire sentir la nécessité, leur inspirer le désir d'attacher à ces mêmes mots un sens plus précis et plus fixe, de rectifier, de circonscrire ces idées que le hasard a déjà formées. Dès qu'ils auront ce désir, on doit se réduire à les diriger dans le travail, exposer l'analyse de ces idées, en développant devant eux toute la suite des opérations par lesquelles on parvient à la former, afin qu'ils ne se bornent pas à l'adopter, à la comprendre, mais qu'ils l'exécutent eux-mêmes en quelque sorte. On sera plus sûr du succès, si on prévient le moment où l'habitude peut avoir déjà donné quelque fixité à ces combinaisons, où déjà elles ont pu prêter un appui à quelques préjugés. Si ces idées n'existent pas encore dans l'entendement d'une manière fixe même en apparence,

si les enfants ne connaissent pas encore ce signe par lequel on les désigne, il faut les conduire à la formation de ces idées, et ne les nommer qu'au moment où eux-mêmes en doivent éprouver le besoin, comme un algébriste n'introduit un signe nouveau dans son calcul, qu'après avoir bien reconnu l'idée de ce qu'il doit exprimer et senti l'utilité d'en enrichir sa langue".

La conclusion logique d'une telle analyse s'impose d'elle-même : quand le réflexe l'emporte sur la réflexion, quand les automatismes de pensée et de langage (puisque les deux sont liés) l'emportent sur la conscience critique, réfléchie, vigilante, les "erreurs", les "préjugés", bref les errances de l'intelligence ont libre cours; il ne faut donc pas se fier aux mots qui peuvent être imprécis et variables, et en revenir aux idées et refaire le chemin qui doit amener à la juste fixation des mots en correspondance parfaite avec les idées ; refaire le chemin, c'est-à-dire analyser toute la chaîne des opérations (sensitives, cognitives, mnémotechniques) qui, à partir d'expériences constantes, conduit à cette adéquation du mot et de l'idée :

"lorsqu'une proposition à laquelle nous avons donné notre adhésion se présente à nous, le souvenir de l'avoir donnée nous tient lieu d'une adhésion immédiate. L'homme qui analyse ses propres opérations sent que ce sentiment est fondé alors sur une expérience constante. En effet, toutes les fois que sa mémoire lui rappelle et son adhésion et les motifs de cette adhésion, s'il a voulu l'examiner une seconde fois, il a été conduit à y donner une adhésion nouvelle ; mais celui qui, cédant à une impulsion involontaire dont il ne démêle pas la cause, se détermine, par le seul souvenir d'avoir donné son adhésion, sans avoir la conscience du véritable motif d'y persister, ne distingue pas le cas où ce motif existe dans toute sa force, de ceux où il n'existe pas. Il lui arrivera donc de croire toujours ce qu'il a cru une fois, même sans aucune raison. Comme il attache ses idées à des mots, souvent il ne distingue pas si, depuis qu'il a donné sa première adhésion, les mots qui forment cette proposition lui offrent toujours les mêmes idées. Alors, si sa mémoire ne lui offre pas de combinaisons absolument distinctes, si les mots qui désignent ces idées n'ont pas pour lui un sens très précis, il continuera de croire une proposition parce qu'il aura le souvenir d'y avoir donné son adhésion. Le sentiment qui le porte à y persister agira dans toute sa force, pour diriger ses opinions, sa conduite, d'après cette même adhésion, et dans la réalité cependant il admettra tantôt une proposition tantôt une autre, parce que fidèle aux mots seuls, il ne le sera point au premier sens qu'il a donné d'abord aux mêmes expressions. Aussi, l'on voit combien cette première source d'erreur se grossit et s'accroît en se combinant avec les effets nécessaires du peu de précision des idées, des variations dans le sens des mots, enfin de l'habitude de les retenir plus exactement que les idées qu'ils doivent exprimer".¹⁹

Il faut donc être dans un état de veille constant et procéder à une autoanalyse sur les combinaisons des sensations, des idées, des mots que notre mémoire retient pour produire du langage, et là-dessus la référence à LOCKE est explicite :

"LOCKE saisit le fil qui devait le (Philosophe) guider ; il montra qu'une analyse exacte, précise, des idées, en les réduisant successivement à des idées plus immédiates dans leur origine, ou plus simples dans leur composition, était le seul moyen de ne pas se perdre dans ce chaos de notions incomplètes, incohérentes, indéterminées, que le hasard nous a offertes sans ordre, et que nous avons reçues sans réflexion. Il prouvera par cette analyse même, que toutes sont le résultat des opérations de notre intelligence sur les sensations que nous avons reçues, ou, plus exactement encore, des combinaisons de ces sensations que la mémoire nous représente simultanément, mais de manière que l'attention s'arrête, que la perception se borne à une partie seulement de chacune de ces sensations composées. Il faut voir qu'en

attachant un mot à chaque idée, après l'avoir analysée et circonscrite, nous parvenons à nous la rappeler constamment la même, c'est-à-dire, toujours formée des mêmes idées plus simples, toujours renfermée dans les mêmes limites, et par conséquent, à pouvoir l'employer dans une suite de raisonnements, sans jamais risquer de nous égarer. Au contraire, si les mots ne répondent point à une idée bien déterminée, ils peuvent successivement en réveiller de différentes dans un même esprit ; et tel'e est la source la plus féconde de nos erreurs"²⁰.

En fait l'inspirateur de CONDORCET est encore plus peut-être CONDILLAC, son parent, qu'il ne nomme pas ici, mais dont on connaît les efforts pour définir exactement les concepts sociaux et économiques (cf. "Le Commerce et le gouvernement", 1776).

Si un philosophe (a fortiori un "Charlatan" avéré) emploie des mots pour désigner des idées qui ne renvoient à aucune réalité de nature, calculable, et pouvant faire l'objet d'expérimentation, alors ces mots n'ont aucun sens, et la philosophie en question sera une "philosophie de mots" : "La Philosophie vraie ne s'appuie que sur l'expérience et le calcul, elle veut connaître les lois suivant lesquelles une cause exerce son action avant de chercher à en pénétrer la nature... elle sait s'arrêter où les instruments qu'elle emploie cessent de pouvoir atteindre", les pseudo-philosophes qui en revanche s'évertuent à échaffauder des "systèmes sur la nature de la cause première" sont condamnés à des "rêveries absurdes", "des charlataneries honteuses", "des hypothèses vagues", à cette "philosophie de mots perpétrée jusqu'au temps de DESCARTES pendant près de vingt-deux siècles"; le malheur est que ces philosophes utilisent des mots qui renvoient par ailleurs à des idées justes, et à des réalités sensibles ou passibles d'étude scientifique, "ces philosophes expriment par un même mot et ces idées abstraites et d'autres idées applicables aux objets ou aux faits de la nature"²¹

Dans le domaine politique, il en va de même : pour CONDORCET les mots qui renvoient à des idées qui elles-mêmes ignorent ou violent le droit naturel n'ont aucun sens et ici la limite est franchie entre le domaine de l'erreur et celui de la folie²³. Notre grand philosophe, notre grand savant, non seulement fait fi de la langue de la poésie, qui comme disait VALERY ne peut être qu'un "jeu entre le son et le sens," mais sa volonté de normalisation "naturaliste" et "rationaliste" ouvre, sans qu'il le veuille, toutes les portes aux aventures extrêmes en politique qui partent du principe de santé intellectuelle ! Il nous faut citer ici deux textes majeurs, se rapportant l'un à la question de la personne sacrée et inviolable²⁴ du roi, l'autre au serment imposé par la constitution civile du clergé. La première citation est extraite de l'"Opinion sur le jugement de Louis XVI" (novembre 1792)²⁵ :

"cette scandaleuse impunité (dont pourrait jouir le roi) n'a point été prononcée (par la Constitution). Deux seuls articles pourraient le faire croire : dans l'un, la personne du roi est déclarée inviolable et sacrée ; dans l'autre, on prononce que, pour les crimes commis après son abdication légale, il sera jugé comme les autres citoyens... La personne du roi est déclarée sacrée : ou ce mot n'a aucun sens, ou il a celui qu'on lui attribue dans les principes religieux des différentes sectes. Dans les violences injustes, c'est un crime contre la religion, ajouté à un crime contre la société ; dans les condamnations légales, la dégradation précède le jugement, afin d'inspirer par là plus de respect pour un caractère en quelque

sorte surnaturel (...) Les auteurs de la constitution qui, en instituant la royauté, créaient un pouvoir hors de la nature, ont cru nécessaire d'ajouter à la sûreté des lois par des terreurs superstitieuses ; mais il résulte seulement de cette expression que, si la royauté n'avait pas été abolie, la déchéance aurait dû être prononcée par un jugement séparé".

Notre deuxième citation va encore plus loin dans le sens de l'assimilation, de l'amalgame : une nature, une raison, une langue, une société :

"Les philosophes ont étendu la liberté des opinions et des cultes, même aux systèmes religieux dont les maximes intolérantes ou dominatrices sont contraires aux droits des hommes, aux principes de la nouvelle société. La force des lois ne peut être employée légitimement contre les sectateurs, les apôtres de ces maximes, tant qu'ils ne les réduisent pas en pratique, et que leurs pensées ne sont pas devenues des actions. (...) ne devrait-on pas leur dire : vous êtes ou des ennemis de la société, ou des insensés²⁶ nous ne vous punirons pas ; mais nous vous ôterons tous les moyens de nuire, et tout ce qui est nécessaire pour vous les ôter devient légitime contre vous. Telle était précisément la position de l'Assemblée nationale à l'égard des prêtres attachés aux formes de l'ancien clergé. Leurs principes antisociaux²⁷ ne pouvaient être révoqués en doute".

Dans l'Esquisse ("Oeuvres" t. VI, page 107) CONDORCET ira jusqu'à parler du "délire d'une foi surnaturelle".

Pour CONDORCET donc l'idée de langue, c'est la langue de l'idée, pas de rigueur de la langue sans rigueur de l'idée, de la pensée ; une pensée qui s'élabore dans le creuset où se fondent les sensations et les raisonnements, où se rejoignent la Nature sensible et la Raison universelle ; hélas cette rigueur est altérée dans la pratique, elle est altérée par les "erreurs" et les "préjugés". La parfaite adéquation entre langue et pensée n'est qu'un idéal, la réalité est encore historiquement toute autre, elle offre un état dégradé, éloigné de cet idéal, état qui nous sépare de la transparence et de la vérité ; dans de très nombreux textes, notre auteur insiste sur ce décalage, cette opacité ; il stigmatise les imprécisions et les confusions sémantiques qui opposent un obstacle sérieux tant au progrès des sciences qu'au progrès social. La revue de toutes ces errances sémantiques fait l'objet de notre deuxième partie.

II, 1 : l'imprécision sémantique la confusion sémantique : obstacle au progrès des sciences.

Pour CONDORCET "la langue des sciences" diffère de la "langue commune", de la "langue ordinaire", il faut donc faire très attention aux mots qui sont utilisés à la fois dans leur acception scientifique et dans l'usage courant, surtout quand ces mêmes mots se rapportent aux opérations cognitives les plus fondamentales, et de citer les termes suivants : "intelligence", "mémoire", "entendement", "génie", "esprit", "talent"²⁸. A cela s'ajoute "la différence des langues" qui est un obstacle au progrès universel des sciences"²⁹. La rigueur dans la pensée et dans l'expression est universellement nécessaire dans les sciences ; cette rigueur s'oppose à la "charlatanerie" comme au conformisme ("la maxime qu'il faut faire comme les autres").

Mais il y a plus ; il est nécessaire de "former pour chaque science une langue exacte et précise", rigoureuse, alors même que la langue commune par ses "équivoques" oppose un obstacle au développement de chaque science : "une des premières bases de toute bonne philosophie est de former pour chaque science une langue exacte et précise, où chaque signe représente une idée bien déterminée, bien circonscrite, et de parvenir à bien déterminer, à bien circonscrire les idées par une analyse rigoureuse. Les Grecs, au contraire, abusèrent des vices de la langue commune, pour jouer sur le sens des mots, pour embarrasser l'esprit dans de misérables équivoques, pour l'égarer, en exprimant successivement par un même signe des idées différentes", et CONDORCET de remarquer cependant en historien dialecticien qu'il est : "cette subtilité donnait cependant de la finesse aux esprits, en même temps qu'elle épuisait leur force contre de chimériques difficultés. Ainsi, cette philosophie de mots, en remplissant des espaces où la raison humaine semble s'arrêter devant quelque obstacle supérieur à ses forces, ne sert point immédiatement à ses progrès, mais elle les prépare³⁰".

Aucune science ne naît, ne s'affirme, ne s'impose, sans "la formation d'une langue" qui lui soit propre, une langue spécifique certes mais rationnelle, rigoureuse, bref une "écriture scientifique", et CONDORCET de donner la chimie en exemple³¹.

Il est indispensable donc pour notre auteur de veiller à garder une attitude vigilante, une attitude de distance critique, une attitude interrogative vis-à-vis des mots qui s'emploient dans les sciences. Dans les définitions des sciences que notre philosophe appelle "intellectuelles" (les mathématiques, par exemple) "il faut surtout éviter l'abus des mots³²". Il y a certains mots qui sont des noeuds d'équivoques, ainsi en va-t-il du mot "nature" : "le mot de nature est un de ces mots dont on se sert d'autant plus souvent, que ceux qui les entendent ou les prononcent y attachent plus rarement une idée précise. Ceux surtout qui parlent de médecine font souvent de la nature une espèce d'être moral qui a des volontés, qui supporte impatiemment la contradiction, qui a quelquefois assez de sagacité pour sauver le malade et bien diriger ses efforts, mais qui, malgré les bonnes intentions qu'on lui suppose, est sujette à se tromper presque aussi souvent que les médecins"³³. Nous pourrions faire remarquer à notre auteur qu'il fait lui-même un constant usage du mot nature avec ses implications impérieuses de nécessité, de déterminisme, en politique et en économie politique³⁴.

La langue des sciences doit aussi éviter deux excès opposés : une langue "trop scolastique, plate et barbare" (ce fut le cas selon CONDORCET du latin scientifique médiéval où les termes des langues vulgaires étaient "déguisés sous des terminaisons ou une syntaxe latine") ou une langue "au style trop fleuri" (ce fut le cas du latin des humanistes qui substituèrent à une "latinité trop commune" des "expressions trop recherchées ... des termes choisis avec affectation"³⁵).

La vigilance sera toujours de rigueur, de toutes les façons ; pour éviter, par exemple, d'être dupe d'une langue pseudo-scientifique qui cache le vide dans certaines nouvelles sciences (!) ; "il fallait bannir, nous dit CONDORCET, de la physiologie (...) cette métaphysique qui, dans toutes les sciences, a servi longtemps à cacher une ignorance réelle sous des mots scientifiques"³⁶.

La probité intellectuelle, morale, scientifique consiste à bien distinguer les mots et les sens qui se réfèrent à des vérités prouvées, de ceux qui se réfèrent à des opinions : "Il est nécessaire de séparer dans une proposition, le véritable sens qui résulte des preuves, de celui que présente la langue hypothétique employée par les savants"³⁷.

Il faut éviter aussi dans les sciences la langue de la passion, ou la langue superficielle et creuse du bavardage mondain ; il convient dans les associations scientifiques d'"éviter toute réunion nombreuse, c'est le seul moyen d'obtenir une égalité véritable, d'éviter l'influence de l'intrigue, de la charlatanerie et du verbiage, d'être conduit par les lumières, et non par la passion".³⁸

II,2 : l'imprécision sémantique, la confusion sémantique font obstacle au progrès de la société, au progrès des sociétés ; et cela parce que dans la langue de la philosophie, de la morale, de la politique, parce que dans la langue où s'expriment les idées qu'une société a sur elle-même et sur son devenir, il y a soit trop d'ambivalence (souvent involontaire et même quelquefois inévitable) soit trop d'ambiguïté volontairement entretenue, tant il est vrai que les deux péchés majeurs par rapport à la Vérité : erreur ou ignorance, fourberie ou duperie, sont engendrés ou entretenus par les péchés de langage ; pour CONDORCET les victimes dans l'histoire des sociétés, ceux qui subissent les dommages de la perversion des mots, ne sont pas encore conscients de cet état de fait, fait de langue qui est donc un fait idéologique (au sens moderne du terme), un fait social, un fait politique.

- Tout d'abord l'ambivalence sémantique peut être inconsciente, involontaire, voire inévitable : "(...) on aurait peine à trouver des phrases qui n'eussent qu'un seul sens. Presque toujours elles ont le double but d'exposer une proposition, et de soutenir l'attention de l'homme à qui on l'expose, en excitant un sentiment, en présentant des images, en choisissant des expressions qui réveillent d'autres idées"³⁹ ; fait plus grave encore, pour notre auteur, la communication entre les interlocuteurs est souvent faussée du fait que les mêmes mots dits et entendus renvoient à des idées différentes et expriment donc à la fois des erreurs et des vérités : "les mêmes mots, sont loin de répondre aux mêmes idées pour divers individus. Il ne s'agit pas seulement ici de ces différences légères, que, dans l'état actuel de nos lumières et de nos langues, il est presque impossible aux philosophes mêmes d'éviter absolument, si on excepte les idées de l'analyse mathématique ou de la géométrie. Encore cette exception est-elle susceptible de quelques restrictions. Ces différences au contraire sont

souvent telles, et les mêmes mots expriment pour deux hommes des idées si peu identiques, que la plupart des propositions formées avec ces mots sont nécessairement fausses pour l'un, dès qu'elles sont vraies pour l'autre". Et puis il y a l'histoire, le progrès, les nouveautés, "les nouvelles lumières acquises" qui font "éprouver les nécessités de déterminer de nouveau les limites bien précises" qui avaient été données à des idées désignées par des "mots qui non seulement expriment" ces idées mais aussi "les fixent en quelque sorte dans notre esprit"⁴⁰.

De plus, l'ambivalence sémantique, la polysémie sont les plus grandes là où elles sont dangereuses : dans les domaines sensibles pour la vie des hommes en société, c'est-à-dire dans la langue de la philosophie, de la morale, de la politique ; c'est là que la langue est encore imparfaite pour notre philosophe, responsable politique, mais aussi père fondateur des "sciences humaines" ; voici un passage clef de CONDORCET où percent trois préoccupations majeures chez lui : ne pas écarter l'idée d'une langue nouvelle mais reporter cette idée au progrès global d'un système entier des sciences, préférer l'analyse des mots aux définitions qui enferment arbitrairement les champs sémantiques, ne pas se couper de la langue commune, "du sens vulgaire" :

"La langue de la philosophie, de la morale, de la politique, est encore très imparfaite. Je l'ai employée dans ce prospectus telle qu'elle existe, en évitant avec soin les équivoques que cette imperfection aurait pu produire. Dans l'ouvrage, je chercherai souvent à y donner plus de précision, soit en introduisant des expressions nouvelles, soit en fixant l'acception dans laquelle s'emploieraient des expressions déjà reçues, mais seulement dans l'intention de me faire mieux entendre, et non dans la vue de proposer une langue nouvelle : elle ne pourrait l'être avec succès que dans un ouvrage où le système des sciences serait développé dans toute son étendue. Rarement l'explication d'un mot peut être renfermée dans une définition méthodique ; elle exige presque toujours une analyse détaillée, s'il s'agit de fixer avec précision l'acception qu'on veut donner aux mots connus, sans les détourner de leur sens vulgaire, des discussions philosophiques ou grammaticales deviennent nécessaires. Ces développements doivent donc être renvoyés dans les notes⁴¹."

CONDORCET revient souvent sur le flottement, le caractère vague et ambivalent de la langue dans les sciences humaines, ainsi par exemple lorsqu'il dit que "la langue des sciences métaphysique et sociales est beaucoup moins précise que celle des sciences mathématiques"⁴². Cette polysémie dans les sciences sociales, si on n'y prend pas garde, si on se contente de rabâcher des définitions au lieu de procéder à des analyses, peut conduire à une véritable dichotomie, à un dédoublement de la personnalité, à une schizophrénie, et surtout risque de bloquer tout progrès moral et social, voilà pourquoi notre fondateur de l'école républicaine consacre à cela plusieurs pages sous le titre : "réflexions sur la langue des sciences morales" où il est dit ceci :

"On doit attribuer en grande partie l'imperfection des sciences morales à l'espèce de nécessité où l'on se trouve d'y employer des mots qui ont, dans le langage vulgaire, un sens différent de leur sens philosophique. Il est impossible de

séparer ces deux sens l'un de l'autre d'une manière assez absolue pour que ce qui reste de vague dans le premier ne nuise pas à la précision des idées, même quand le mot doit être employé dans le second. D'ailleurs, la plupart de ces mots étaient connus de ceux qui les prononcent, et ils s'en servaient, dans le sens vulgaire, longtemps avant l'époque où ils ont pu apprendre à les employer dans un autre ; et dans les ouvrages scientifiques, au lieu de chercher à perfectionner en quelque sorte ce sens vulgaire à l'aide d'une analyse rigoureuse, et de lui donner, par ce moyen, la précision qu'exige le langage philosophique, on a presque toujours employé la méthode des définitions abstraites. Dans l'instruction, on doit suivre une marche contraire, et faire en sorte que ces mots, même lorsqu'ils sont employés dans l'usage commun, aient pour les élèves la rigueur et la précision du sens philosophique. Il faut que l'homme et le philosophe ne soient pas en quelque sorte deux êtres séparés, ayant une langue, des idées, et même des opinions différentes. Sans cela, comment la philosophie, qui n'est que la raison rendue méthodique et précise, deviendrait-elle jamais usuelle et vulgaire ? Ainsi, dans toute l'étendue des sciences morales, on aura soin de substituer l'analyse aux définitions, et de ne nommer une idée qu'après l'avoir fixée dans l'esprit des élèves en les obligeant à l'acquérir, à l'analyser, à la circonscrire eux-mêmes. C'est alors que la justesse, qui dépend uniquement de la précision dans les idées, pourra devenir vraiment générale, et ne restera plus le partage exclusif des hommes qui ont cultivé leur esprit ; c'est alors que la raison devenue populaire, sera vraiment le patrimoine commun des nations entières ; c'est alors que cette justesse s'étendant sur les idées morales, on verra disparaître cette contradiction, honteuse pour l'esprit humain, d'une sagacité qui pénètre les secrets de la nature ou va chercher les vérités cachées dans les cieux, et d'une ignorance grossière de nous-mêmes et de nos plus chers intérêts"⁴³.

Il convient de noter que CONDORCET montre lui-même l'exemple, lui qui table sur le "progrès indéfini de l'espèce humaine", et en particulier sur le progrès "indéfini" de la durée de la vie humaine, il précise⁴⁴ que cela peut vouloir dire : 1. croissance de cette durée suivant une loi telle qu'elle approche constamment d'une étendue illimitée sans pouvoir jamais l'atteindre ; 2. suivant une loi telle que cette durée acquiert une étendue plus grande qu'une quantité déterminée quelque qui lui aurait été assignée pour limite. Par ailleurs, il s'interroge sur les différents sens du mot "peuple" :

"le mot peuple signifie, dans le sens propre, la totalité des citoyens qui n'ont ni d'autres fonctions publiques, ni d'autres titres. Dans un sens plus étendu, il signifie cette même totalité, moins une classe peu nombreuse qu'on en sépare. Ainsi, le mot peuple signifie ceux qui ne sont pas nobles dans les pays où la noblesse a des prérogatives, signifie les simples citoyens, dans un pays où l'égalité règne, signifie ceux qui ne sont pas sénateurs, dans un pays où il existe un sénat héréditaire, et signifie aussi, partout, la classe des citoyens privés des avantages de l'éducation et de la possibilité d'acquérir des lumières".

Dans le même esprit, et en suivant toujours cette règle de précision et de transparence et pour ne pas troubler davantage l'esprit des peuples, CONDORCET met en garde contre les excès de "l'anglomanie"; quand il évoque le mot "expédient" (pour signifier ce qui est circonstanciel, opportuniste en politique) il ajoute : "mot anglais qu'heureusement nous n'avons pas encore adopté"⁴⁶.

L'ambiguïté sémantique, volontairement entretenue est plus dangereuse encore pour Condorcet, et plus condamnable ; c'est ici que la sémantique devient politique, et que pour déterminer le sens des mots il faut se demander qui parle ? d'où l'on parle ? pour qui on parle ? pour quoi dire ? pour quoi faire ? Ce qui inquiète notre philosophe progressiste c'est le danger de société duale auquel peut conduire une véritable diglossie. Une langue pour les sciences, exacte et précise, oui dit-il, mais si elle est totalement coupée de "la masse" du peuple, alors, il dit non, parce qu'on aurait deux classes sociales, et cette inégalité serait en même temps en obstacle au progrès des sciences, tant il pense que la vérité et la justice ne peuvent progresser qu'ensemble :

"Nous montrerons que s'il était impossible de faire du latin une langue vulgaire, commune à l'Europe entière, la conservation de l'usage d'écrire en latin sur les sciences n'eût eu, pour ceux qui les cultivent, qu'une utilité passagère, que l'existence d'une sorte de langue scientifique, la même chez toutes les nations, tandis que le peuple de chacune d'elles en parlerait une différente, y eût séparé les hommes en deux classes, eût perpétué dans le peuple, les préjugés et les erreurs, eût mis un éternel obstacle à la véritable égalité, à un usage égal de la même raison, à une égale connaissance des vérités nécessaires ; et en arrêtant ainsi les progrès de la masse de l'espèce humaine, eût fini, comme dans l'Orient, par mettre un terme à ceux des sciences elles-mêmes⁴⁷".

Et nous arrivons ainsi au coeur de la problématique de CONDORCET : (langue du progrès/ progrès de la langue) avec ce que nous pensons être son obsession majeure : empêcher à tout prix que ne se reconstituent des sociétés de mandarins, de scribes. où les langues doubles et les hommes doubles s'entretiennent réciproquement, où l'ambivalence linguistique devient un moyen privilégié de mystification et d'aliénation sociale. Il faut, nous le pensons, citer ici un long développement de l'auteur.

"Comme leur but n'était pas d'éclairer, mais de dominer, non seulement ils (les hommes des "castes enseignantes" de l'ancienne Egypte qui usèrent de l'écriture hiéroglyphique) ils ne communiquaient pas au peuple toutes leurs connaissances, mais ils corrompaient par des erreurs celles-qu'ils voulaient bien lui révéler ; ils lui enseignaient, non ce qu'ils croyaient vrai, mais ce qui leur était utile.

Ils ne lui montraient rien, sans y mêler je ne sais quoi de surnaturel, de sacré, de céleste, qui tendit à les faire regarder comme supérieurs à l'humanité, comme revêtus d'un caractère divin, comme ayant reçu du ciel même des connaissances interdites au reste des hommes.

Ils eurent donc deux doctrines, l'une pour eux seuls, l'autre pour le peuple : souvent même, comme ils se partageaient en plusieurs ordres, chacun d'eux se réserva quelques mystères. Tous les ordres inférieurs étaient à la fois fripons et dupes ; et le système d'hypocrisie ne se développait en entier qu'aux yeux de quelques adeptes. Rien ne favorisa plus l'établissement de cette double doctrine, que les changements dans les langues, qui furent l'ouvrage du temps, de la communication et du mélange des peuples. Les hommes à double doctrine, en conservant pour eux l'ancienne langue, ou celle d'un autre peuple, s'assurèrent aussi l'avantage de posséder un langage entendu par eux seuls.

La première écriture qui désignait les choses par une peinture plus ou moins exacte, soit de la chose même, soit d'un objet analogue, faisant place à une écriture plus simple,

où la ressemblance de ces objets était presque effacée, où l'on n'employait que des signes déjà en quelque sorte de pure convention, la doctrine secrète eut son écriture comme elle avait déjà son langage.

Dans l'origine des langues, presque chaque mot est une métaphore, et chaque phrase une allégorie. L'esprit saisit à la fois le sens figuré et le sens propre ; en même temps que l'idée, l'image analogue, par laquelle on l'avait exprimée. Mais par l'habitude d'employer un mot dans un sens figuré, l'esprit finit par s'y arrêter uniquement, pour faire abstraction du premier sens ; et ce sens d'abord figuré, devient peu à peu le sens ordinaire et propre du même mot.

Les prêtres qui conservèrent le premier langage allégorique l'employèrent avec le peuple qui ne pouvait plus en saisir le véritable sens, et qui, accoutumé à prendre les mots dans une seule acception, devenue leur acception propre, entendait je ne sais quelles fables absurdes, lorsque les mêmes expressions ne présentaient à l'esprit des prêtres qu'une vérité très simple. Le peuple voyait des hommes, des animaux, des monstres, ou les prêtres avaient voulu représenter un phénomène astronomique, un des faits de l'histoire de l'année"⁴⁸.

Le peuple trompé par l'abus des mots, par la magie de la langue, c'est aussi, pour CONDORCET le cas de la France de 1794 vouée aux "charlatans religieux ou politiques", à ceux qui prétendent "adorer" un système politique, ces "charlatans de patriotisme" qui inventent "des dogmes philosophiques ou politiques", - créent une nouvelle "espèce de catéchisme"⁴⁹, forment une nouvelle langue, la langue du slogan⁵⁰ qui, au lieu de requérir une "adhésion forte au sens", attache un "sentiment passionné aux sons": "Ainsi, l'égalité de droits entre les hommes, la souveraineté du peuple, les droits des individus, perdent ce caractère (de vérité) lorsqu'ils deviennent contraires à ceux de la société. Ces vérités fondamentales deviennent la source d'erreurs funestes et un instrument dangereux entre les mains de l'hypocrisie, si on les prêche au lieu de les analyser ; si on a l'imprudence ou la perfidie d'échauffer les esprits, au lieu de se borner à les en convaincre ; si, au lieu d'une adhésion forte au sens précis qu'elles présentent, on veut attacher un sentiment passionné aux sons par lesquels on les exprime"⁵¹. Pour CONDORCET la mémorisation des rapports sons/sens est nécessaire dans tous les apprentissages linguistiques, mais elle peut devenir dangereuse si l'on n'est plus capable de reconstituer d'une manière consciente, critique, réfléchie la genèse du rapport son-signe-sens.

Pour éviter les pièges de la langue, pour atteindre, ou retrouver la rigueur intellectuelle (et la rigueur sémantique) qui lui est consubstantielle, il faut une ascèse, une purgation, une thérapie analytique individuelle constante, mais, et c'est là qu'est surtout la marque propre de CONDORCET, il faut, en fait, faire de l'histoire, retracer l'histoire des sens, du sens ; et faire l'histoire, être créateur d'histoire, cela revient à donner un sens à l'histoire. L'expression : "la philosophie de l'histoire" se trouve chez CONDORCET liée d'ailleurs à celle de "tableau". Cette "philosophie de l'histoire" est définie par lui-même (avant que Hegel n'en parle) comme étant "la marche vers la vérité et le bonheur", "la marche de la raison" (Esquisse ; Oeuvres ; t. VI, pages 12 et 21).

III,1 faire de l'histoire, c'est faire l'histoire des sciences, l'histoire des sociétés, et l'histoire du langage.

III,1, a : faire l'histoire des sciences en s'attachant à l'histoire de la langue employée dans ces sciences et en s'attachant soi-même à user d'une langue rigoureuse, voici ce à quoi s'emploie CONDORCET.

Il faut être attentif à la langue de CONDORCET quand, faisant l'histoire des sciences, il veut exprimer les progrès de la rigueur scientifique, de la scientificité, parce que lui-même tient à marquer la liaison entre histoire - science et langue, certaines expressions sont illustratives à cet égard :

- "la médecine est encore bien éloignée d'être une véritable science"
- "ceux qui font "commencer la science" opèrent une "révolution"
- "cette science nouvelle a été portée à un degré qu'on ne pouvait espérer atteindre si promptement".
- "la politique, la législation, l'économie publique, n'étaient pas encore des sciences".
- "le pas que la géométrie a fait faire à la physique".
- "les sciences se divisent et multiplient leurs points de contact en se développant".

Pour notre philosophe épistémologue on ne peut parler avec rigueur que des choses qui peuvent avoir un sens, et il ne faut pas se laisser impressionner par un vocabulaire scientifique plaqué sur du vide, si l'on veut qu'une science accède vraiment au

statut de science, qu'elle acquière une validité scientifique. A chaque étape historique dans le développement des sciences qui peut s'exposer dans des tableaux successifs, correspond un état de la langue et de la philosophie des sciences : "indépendamment de (la) différence qui tient à la nature de la science (et de l'idée plus complète des objets de cette science qu'on a avec le temps), ces mêmes tableaux seront plus ou moins défectueux, suivant le degré où la philosophie de la science sera portée, et suivant la perfection plus ou moins grande de la langue qui lui est propre. Ainsi, dans les sciences naturelles, dans les sciences morales, le tableau doit non seulement s'étendre, mais, à quelques égards, il doit changer à chaque génération" (Mémoire sur l'instruction publique". 1792. "Utilité d'un tableau général des sciences", CONDORCET, "Oeuvres" t.VII, p. 429).

Il y a tout un vocabulaire utilisé par CONDORCET pour parler de l'histoire des sciences, de la philosophie des sciences, de ce que depuis les années (1906 ?), nous appelons "coupures", "ruptures", "changements qualitatifs" épistémologiques ; pour lui il s'agit de "révolutions" et de "passages" : "révolution de l'analyse" (la géométrie de DESCARTES), "révolution dans la philosophie" ("Discours de la méthode"), "révolution dans le calcul et la philosophie" (NEWTON), "révolution dans la botanique et dans l'histoire de l'esprit humain" (LINNE), "le passage d'une époque à une autre" (BACON - GALILEE - DESCARTES), "les progrès successifs de la science produisent une sorte de révolution dans les esprits"(entre la Renaissance et les Lumières).

Ce qui intéresse surtout CONDORCET c'est de faire l'histoire de l'esprit scientifique en expansion, l'histoire de la marche de ce "génie des sciences", et cette marche est dialectique : "Nous cherchons surtout à suivre cette marche du génie des sciences qui tantôt descendant d'une théorie abstraite et profonde à des applications savantes et délicates ; simplifiant ensuite ses moyens, les proportionnant aux besoins, finit par répandre ses bienfaits sur les pratiques les plus vulgaires ; et tantôt réveillé par les besoins de cette même pratique, va chercher dans les spéculations les plus élevées, les ressources que des connaissances communes auraient refusées"⁵³

La langue de CONDORCET se veut rigoureuse pour exprimer une démarche scientifique , "critique", éclectique, dialectique, bref philosophique, celle du "physicien philosophe" comme il dit ; ici l'inspiration de LOCKE⁵⁴ est nette qui préconise une réflexion préalable sur les conditions, les limites, les possibilités de l'intelligence, de la connaissance, et, sur la nécessité d'attacher un mot à une idée précise. Dans sa recherche scientifique et philosophique de la vérité, tout un vocabulaire condorcetien s'impose et s'oppose à deux catégories sémantiques : "l'empirisme", le "dogmatisme", diamétralement opposées ; voici un aperçu de ce tableau sémantique dialectique et à tout le moins trinitaire :

Expressions négatives se rattachant à l'empirisme --	Expressions chères à CONDORCET --	Expressions négatives se rattachant au dogmatisme --
- "la paresse commode d'un pyrrhonisme absolu"	- "rigueur d'esprit"	- "l'esprit de système"
- "on commençait à s'éclairer par l'expérience, en rassemblant des observations qui pouvaient conduire aux sciences"	- "esprit d'examen et de doute"	- "le nom effrayant de système"
- "Une sorte de charlatanerie accompagne presque toujours ceux qui se livrent uniquement à la pratique"	- "esprit de circonspection et de sagesse"	- "l'imagination"
- "les lois empiriques ne sont pas des lois générales, mais de simples procédés, sans théorie, méthode, analyse"	- "esprit de doute et de réserve"	- "l'enthousiasme"
- "observations sans expériences"	- "il faut distinguer les degrés de vérité" : "vérités prouvées", "douteuses", "incertaines", "encore impossibles de connaître"	- "la crédulité"
- "observations non calculées"	- "connaître l'espèce de certitude qu'on peut atteindre dans chaque genre de connaissances, c'est ce dernier pas de la philosophie qui a mis, en quelque sorte une barrière éternelle entre le genre humain et les vieilles erreurs de son enfance".	- "la charlatanerie, féconde en promesses, hardie en assertions, humilie moins ceux qu'elle se vante d'éclairer et qu'elle ne fait que séduire"
	- "une science aussi certaine que..."	- "déférence aveugle pour l'antiquité"
		- "miracles"
		- "merveilleux"
		- "l'esprit des factions politiques ne doit pas profaner le sanctuaire des sciences »

Bref, l'esprit philosophique, pour CONDORCET réside dans l'alliance difficile entre théorie et pratique, théorie et expérience, "il faut avoir la sagesse de s'arrêter aux faits, de consentir à en ignorer les causes, et savoir que dans toutes les sciences, il existe des bornes au-delà desquelles il est douteux que l'esprit humain puisse jamais pénétrer, mais que sûrement il ne peut franchir qu'à l'aide du temps et d'une longue suite de travaux", mais précise-t-il : "les déclamations contre l'inutilité des théories, n'ont jamais prouvé que l'ignorance des déclamateurs", autrement dit la défiance vis-à-vis de tout esprit de système ne doit pas nous éloigner de tout espèce de recherche théorique. Entre une "incrédulité exagérée" et une "extrême confiance" il faut rechercher un point d'équilibre : "la science qui peut seule nous apprendre à trouver, entre ces deux extrêmes, le point où la raison nous prescrit de nous arrêter, n'a commencé à exister que de nos jours"⁵⁵. Le juste milieu entre le pratico-pratique et la spéculation théorique est d'ailleurs, reconnaît-il, nécessaire, mais difficile à trouver : "il est rare qu'on puisse rester dans de justes bornes, et qu'en renonçant à une erreur on ne

tombe pas dans l'erreur opposée. Si les sciences se sont trop élevées vers le ciel, s'il a été avantageux de les rappeler vers la terre, il ne faut pas les condamner à y ramper"⁵⁶ Il faut donc à la fois s'appuyer sur "les faits" (qu'il nomme "principaux", "fondamentaux", "généraux", "observés plus d'une fois", "constatés par l'observation et l'expérience", "prouvés", "vérifiés" ...) et remonter vers "les principes" ("principes de la philosophie", "précision et pureté des principes", "les fondements", "les vérités plus simples qu'on appelle principes", "vérités premières", "principe de D'Alembert si général et si lumineux", principes et théories qui se dégagent de "l'analyse"...)

Dans son histoire des sciences, CONDORCET emploie souvent un vocabulaire de combat, il parle de "lutte", de "guerre" ; les vérités scientifiques ont une histoire ; la vérité cachée ne se dévoile qu'au cours d'un processus long et difficile, le gage de certitude, ou de quasi certitude atteinte étant offert par la maîtrise d'une langue scientifique enfin appropriée, claire et rigoureuse⁵⁷.

III,1, b : faire de l'histoire c'est faire aussi l'histoire des sociétés humaines, des idées qui dominent et orientent ces sociétés aux différentes époques, bref des idéologies dirions-nous aujourd'hui, ou des mentalités, des cultures, des psychologies collectives. Ici les notions utilisées par CONDORCET sont celles d'"esprit", d'"opinion", de "préjugés"... rapportées à la "masse entière du peuple". Plus encore que dans les sciences, la relativité historique est pour notre auteur le chemin obligé vers la vérité absolue, et il est recommandé "d'analyser" les termes qu'on emploie (plutôt que de les "définir")⁵⁸ ; la rigueur et l'exactitude ne peuvent être données immédiatement, elles s'éclairent par la marche de l'histoire elle-même, par le "développement" ; bref la notion maîtresse qui éclaire toutes les autres et donne en définitive valeur et sens à tous les autres mots est celle du progrès de l'espèce humaine.

Cette vision à la fois relativiste et progressiste de l'histoire amène notre auteur à charger de sens (comme nombre de ses contemporains) des mots comme crise⁵⁹ ou comme révolution⁶⁰ pour désigner les mutations, les dépassements (souvent difficiles mais nécessaires) de contradictions. Il faut créer des sens nouveaux pour les mots devant exprimer ces ruptures, qui sont des adaptations à des déséquilibres, des distorsions, des disharmonies, ainsi par exemple quand le progrès des sociétés doit rattraper le progrès de la pensée : "On verra (dans le cours de cet ouvrage) pourquoi les progrès de l'esprit n'ont pas toujours été suivis du progrès des sociétés vers le bonheur et la vertu ; comment le mélange des préjugés et des erreurs a pu altérer le bien qui doit naître des lumières, mais qui dépend plus encore de leur pureté que de leur étendue.

Alors, on verra que ce passage orageux et pénible d'une société grossière à l'état de

civilisation des peuples éclairés et libres, n'est point une dégénération de l'espèce humaine, mais une crise nécessaire dans sa marche graduelle vers son perfectionnement absolu⁶¹. " La réforme des impôts tendant à l'établissement d'un seul impôt direct nous est présentée comme "une révolution si nécessaire au bonheur public" (Eloge de Trudaine, 1777), la suppression de la corvée royale au profit de l'emploi par les propriétaires de travailleurs salariés: "une heureuse révolution qui fut une espérance trompée" (Eloge de Trudaine) ; et comme le progrès conduit vers le bonheur, le moment où les sciences se sont dirigées vers l'utilité publique est qualifié de "révolution dans les esprits" (Eloge de Duhamel, 1782).

Ce qui nous semble intéressant chez Condorcet c'est cette insistance à parler de "Révolution" à un moment historique donné d'une évolution qui s'accélère quand la masse entière du peuple ou des peuples est touchée: "Ainsi le tableau du progrès de la philosophie et de la propagation des lumières, (...) va nous conduire à l'époque où l'influence de ces progrès sur l'opinion, de l'opinion sur les nations ou sur leurs chefs, cessant tout à coup d'être lente et insensible, a produit dans la masse entière de quelques peuples, une révolution, gage certain de celle qui doit embrasser la généralité de l'espèce humaine" (Esquisse, IX^e époque, t. VI, p. 175). Pour établir l'égalité il faut, dira-t-il aussi, éduquer la masse entière du peuple".

Pour Condorcet le but de l'action politique, et le véritable objet de la philosophie réside dans l'amélioration du sort de la masse du genre humain (Esquisse, VI, 234) ; la Révolution française, pense-t-il, a touché, plus que la Révolution d'Amérique, la masse du peuple (VI, 200); faire de l'histoire, pour lui, c'est voir en quoi la condition de la masse est plus ou moins changée, et étudier "le système entier de chaque société" comme "le caractère des nations en masse"; le génie créateur d'une nouvelle histoire réside dans cette faculté de combiner tous les facteurs, de présenter de nouveaux rapports entre tous les faits intéressant l'économie, la psychologie ... et dans toute l'épaisseur des sociétés et des nations ; il faut d'ailleurs réserver le mot génie à l'art de trouver des combinaisons nouvelles⁶²; c'est ce que prétend avoir fait Condorcet, car jusqu'ici " ce qui forme véritablement l'espèce humaine, la masse des familles qui subsistent presque en entier de leur travail a été oubliée ... les chefs seuls ont fixé les regards des historiens" (VI, 233).

CONDORCET insiste sur la nécessité, à chaque étape historique, du combat idéologique, du combat pour l'hégémonie idéologique (aurait dit GRAMSCI, grand admirateur du XVIII^e siècle), combat qui améliore le sort et les lumières du plus grand nombre et qui élève son niveau de conscience. Voilà pourquoi il est très attentif à toutes les expressions qui permettent d'éclairer cette lecture de l'histoire : "opinion générale" , "esprit public", "les opinions du peuple", "les préjugés et la superstition dans la société", "une opinion publique assez générale", "les principes de la société"...⁶³

Le triomphe des "principes de la philosophie", des "maximes de la liberté" est le résultats d'une lutte historique, d'une lutte idéologique⁶⁴. Cette lutte a son "cri de guerre" dit CONDORCET ; "raison, tolérance, humanité"⁶⁵ ; ceci est d'ailleurs en contradiction avec le fétichisme des mots et des sens que notre auteur dénonce par ailleurs (le mot slogan n'a d'autre étymologie que cri de la troupe, en écossais !) La conquête de l'hégémonie idéologique fut faite quand "les principes (nouveaux) passant peu à peu des ouvrages des philosophes dans toutes les classes de la société où l'instruction s'étendait plus loin que le catéchisme et l'écriture, devinrent profession commune (...). Dans quelques pays, ces principes formaient une opinion publique assez générale, pour que la masse entière du peuple parût prête à se laisser diriger par elle et à lui obéir"... alors "la révolution" devint "infaillible" quand la "disparition nouvelle des esprits" entra en contradiction avec "le système politique du gouvernement"⁶⁵

Puisque sens de l'histoire il y a , il éclaire, pour CONDORCET, le sens des mots ; pour certains acteurs de l'histoire les mêmes mots ont une valeur positive, et pour d'autres acteurs une valeur négative, et cela suivant le rôle qu'ils jouent dans le processus, dans l'accomplissement historique (où une minorité à quelque chose à perdre et une majorité quelque chose à gagner). Voilà pourquoi certains appellent "progrès" ce que d'autres⁶⁶ traduisent par "décadence", "dégradation" "dégénérescence" "déclin", "chute", et CONDORCET d'ajouter : "ils étaient effrayés par le progrès de l'espèce humaine qui leur annonçait la chute de leur importance ou de leur pouvoir"

L'historien en n'obéissant ni aux "préjugés", ni au "hasard", ni à "l'esprit de parti", ni à "l'orgueil national", ni à "l'humeur" connaîtra mieux la société, ce qui permettra de la transformer en suivant "les lois du développement" qui viennent de la nature ; ici, CONDORCET, en appliquant le même mot de nature aux faits physiques et sociaux semble se départir de son attitude de vigilance quant à la dangereuse ambivalence des mots : "Il est aisé de prouver que les fortunes tendent naturellement à l'égalité, et que leur excessive disproportion (...) doit promptement cesser (...) si la liberté du commerce et de l'industrie (n'est pas contrariée) par des moyens factices" (VI, 245), et d'ajouter : "Les différentes formes d'inégalité réelle doivent "diminuer" continuellement, sans jamais s'arrêter, car elles ont des causes naturelles et nécessaires ; qu'il serait absurde et dangereux de vouloir

détruire". De la même manière (comme les Physiocrates) il invoque une "loi générale du monde moral" pour expliquer l'harmonie entre "l'intérêt individuel et l'intérêt commun" (Esquisse, VI, p. 179)

III, 1, c, Faire de l'histoire, pour CONDORCET, c'est faire l'histoire du langage ; le progrès dans la maîtrise de la langue, dans l'avènement de langues rigoureuses dans les sciences et dans les combats d'idées est lié au progrès général des sciences et des sociétés, le progrès de la langue amène tout naturellement à forger la langue du progrès, l'écriture alphabétique à cet égard a été, pour notre auteur, un tournant décisif dans l'histoire de l'humanité". 67

L'aboutissement du cheminement historique progressiste universel serait bien sûr "une langue universelle et parfaitement rigoureuse, réservée uniquement pour les sciences et inaltérable" qui romprait avec les connotations ambivalentes et subjectives de l'"usage commun", mais CONDORCET craint la coupure sociale que cela engendrerait.

Pour ce qui est du cheminement en étapes vers l'écriture alphabétique : écriture pictographique, écriture idéographique⁶⁸, écriture alphabétique, CONDORCET reprend les analyses de ses contemporains. Ce qui est intéressant de noter c'est la liaison : écriture alphabétique / histoire ; "Depuis son invention, une suite non interrompue de faits et observations (a fait que) le tableau de la marche et des progrès de l'esprit humain est devenu véritablement historique"⁶⁹ ; notons que le mot "préhistoire" ne sortirait qu'en 1872 pour DAUZAT comme pour BLOCH et WARTBURG. Il faut également noter chez CONDORCET l'étroite liaison entre "langue", "apprentissage social" et "maîtrise de l'outil" qui distingue les sociétés préhistoriques des sociétés animalières comme le développe de nos jours André LEROI-GOURHAN.

CONDORCET assimile l'évolution historique de l'apprentissage linguistique à l'acquisition par l'enfant des mécanismes linguistiques ; s'ils sont difficiles à saisir "par le philosophe" dans le cours des siècles, il semble que ces mécanismes soient faciles, dans la pratique, pour l'enfant ; il en déduit que "la marche des hommes dans la formation des langues (...) n'a cependant été ni si lente ni si pénible, tant est puissant chez l'homme le désir, "l'intérêt soit d'entendre ou d'être entendu" : chaque génération, chaque époque "a marqué la langue par quelques progrès" en "ajoutant quelques mots", en "perfectionnant son organisation".⁷⁰

La scolastique même, pour CONDORCET, a été un progrès dans la maîtrise linguistique grâce à son "goût des distinctions subtiles, cette nécessité de diviser sans cesse les idées, d'en saisir les nuances fugitives, de les représenter par des mots nouveaux", et cela a permis le développement de "l'analyse philosophique" qui à son tour a été "la source féconde de nos progrès"⁷¹. Il fallut ensuite, ajoute CONDORCET, pour les objets nouveaux découverts par les sciences nouvelles, "créer une langue nouvelle" (Eloge de M. de LINNE, 1778. t. II p. 340). Ce qui compte pour CONDORCET c'est de suivre "l'histoire des sens divers que les mots ont eus dans les différents siècles,

les acceptions différents qu'ils ont reçues" et sur cela il félicite VOLTAIRE qui avait inscrit ce projet dans son nouveau plan de dictionnaire qu'il avait soumis à l'Académie, peu avant sa mort⁷². Notre grand CONDORCET est ainsi l'un des pères de cette si précieuse sémantique historique que les études historiques contemporaines négligent encore trop souvent, alors qu'elle est une voie d'accès privilégiée vers le cœur de l'histoire des idées et des sociétés.; nous n'en donnerons qu'un exemple : à quoi s'applique "sacré" dans la Déclaration des droits de 1789 ? Au droit de la propriété (qualifié ainsi par CONDORCET également); et à quoi s'applique "sacré" dans la constitution de 1793 ? Au devoir des secours publics (ainsi qualifié également par CONDORCET dans son projet de Constitution). On comprend pourquoi CONDORCET parle "d'analyser, d'expliquer philosophiquement, soit les règles, soit les procédés établis par l'usage dans la composition des mots et des phrases"⁷³.

La connaissance des langues est un facteur de progrès pour CONDORCET, il en offre deux exemples historiques : la connaissance du grec et du latin fut en facteur favorable à l'expansion des lumières sous les Antonins,⁷⁴ la connaissance du français et de l'anglais est à son époque une garantie pour la défense "des droits de la raison comme ceux de la liberté"⁷⁵; s'il se réjouit du fait que la langue française est devenue "la langue universelle de l'Europe", "la langue presque universelle", c'est que celle-ci "porte avec elle les progrès de la philosophie"⁷⁶. La liaison est donc nette chez CONDORCET entre langue et progrès ; et il en offre un exemple, pourrait-on dire a contrario : les économistes français en défendant les principes justes "d'une liberté indéfinie du commerce et de l'industrie unissant entre elles les différentes classes de la société" ont "nui eux-mêmes à la bonté de leur cause, en affectant un langage obscur et dogmatique"⁷⁷.

III,2 Faire l'histoire, c'est faire soi-même progresser les sciences, la société et la langue

III,2,a faire progresser les sciences, c'est aider l'homme, comme dit CONDORCET, à "refaire son intelligence", "redresser son intelligence", "refaire son cerveau", à se "recréer un entendement". Le processus de scientification général auquel il entend participer est considéré par lui comme intégral et constant mais ne peut jamais apparaître comme définitif et de citer l'exemple de cette sciences de la législation sur laquelle il confesse de "n'avoir jamais cessé de travailler pendant trente ans"⁷⁸: "la science de la législation est loin d'être portée à son plus haut point. Comme toutes les autres elle offre à l'esprit une moisson inépuisable de vérités nouvelles; dans cette science, comme dans toutes les autres, l'esprit humain doit faire des progrès toujours nouveaux, marcher sans cesse vers le terme, s'en approcher, mais ne l'atteindre jamais".

CONDORCET évoque très souvent la notion de "probabilité", de "degré de la probabilité" dans les sciences qui sont toutes marquées d'une "incertitude effrayante"⁷⁹ et il pense avoir fait progresser la vérité en marquant une extrême vigilance quant aux

"mots auxquels nous ne pouvons attacher des idées nettes et précises" (Esquisse, VI, p. 86). Il pense avoir fait progresser la connaissance de l'homme par l'analyse qui permet de distinguer "la constitution physique" "les facultés intellectuelles", "les facultés morales" ; et de dégager deux propriétés spécifiquement humaines : l'interdépendance entre toutes les facultés et leur perfectibilité ; il envisage même l'hypothèse où les "jugements qui dirigent la volonté" deviendraient indépendants des intérêts et des passions" et où le mal "deviendrait physiquement impossible" (VI, 628).

Faire progresser les sciences, pour notre auteur, c'est aussi les rendre "populaires" (t. II p. 166 et p. 353), servir à leur "avancement" et surtout diffuser l'esprit scientifique en marquant bien que le degré de scientificité est lié à l'histoire des sciences, à leur méthode, à leur objet ; le plus haut degré est atteint quand "observation" et "calcul", "expérience" et "théorie", "pratique" et "principes" sont parfaitement conjugués. Faire progresser les sciences, c'est en particulier préciser leur terminologie disciplinaire en marquant bien la spécificité de chaque champ scientifique : "les mathématiques", "la science du calcul", "l'algèbre", "la géométrie", "la science physique" "la mécanique", "les sciences physio-mathématiques" (où il évoque "la physique corpusculaire comme le dernier but que nous puissions atteindre dans la connaissance de la nature" Esquisse, t. VI, p. 433), "la chimie" (qui a progressé en bannissant le langage de la physique systématique qui y avait introduit des idées vagues ou fausses", Eloge de MARIOTTE 1772, t. II, p. 28), "l'histoire naturelle", la science des "naturalistes", "la botanique" (où l'on a appris à être "plus difficile sur les définitions", (Eloge de JUSSIEU, 1779, II p. 358), "la médecine", "la physiologie", "l'anatomie", "les sciences intellectuelles", "la science de la morale", "les sciences humaines" (différentes des sciences naturelles, comme les "sciences abstraites" sont différentes des "sciences d'observation), "la science sociale", "la science de la législation", la science de gouverner" (où CONDORCET se laisse aller à dire que les principes y sont "certains et invariables"), la science de la liberté "les sciences métaphysiques et sociales" ("celles qui ont pour objet l'homme lui-même, son intelligence, ses relations morales avec les autres hommes"), "les sciences politiques" sur lesquelles, depuis environ trente ans, j'ai rarement passé un seul jour sans réfléchir"⁸¹, "la science des constitutions politiques", "l'économie politique ("comme toutes les sciences"), "l'économie publique", "la science économique".

III, 2, b : Faire l'histoire, c'est faire progresser la société et

l'esprit général des sociétés", les "esprits" des peuples, les idées de la "masse entière", bref dirions nous aujourd'hui les mentalités collectives (l'idéologie, étant entendu que ce mot signifie : idées dominantes au service d'une catégorie sociale). Ces progrès, selon CONDORCET, ne peuvent être disjoints des progrès qu'on doit faire dans le langage, afin que les idées justes et les mots justes puissent coïncider dans une rigoureuse transparence, même si notre auteur parle "des idées et des passions"⁸² du moment". L'histoire est en effet pour CONDORCET (qui le dit avant HEGEL) le lieu de la libération et de l'épanouissement de l'homme social : "Nous atteignons à cette époque heureuse de l'entière et pure liberté sociale"⁸³, "ce que BACON osait à peine espérer... je parais ici le proposer... que l'homme connaisse la marche de son esprit... (qu'il cesse) de ne jouir qu'à moitié de l'égalité sociale, (qu'il cesse) de ne remplir qu'à moitié sa destinée..."⁸⁴ Pour CONDORCET, en effet, la "perfectibilité"⁸⁵ est "peut-être le problème le plus important pour l'espèce humaine" (Esquisse, t.VI, p. 595). CONDORCET espère que "les ouvrages des publicistes animés par le désir de perfectionner l'art social" prépareront "l'esprit général du siècle" et que celui-ci inspirera, ⁸² "conduira" le législateur.

"L'esprit général de la nation" voilà à quoi les "représentants d'une nation libre doivent se conformer" écrit notre auteur, mais il ajoute que ces représentants (lui, par exemple) "doivent aussi conserver la force de maintenir, de diriger, de perfectionner cet esprit général" sans devenir "les instruments passifs de la fantaisie de quelques unes des portions du peuple" ("Ce que les citoyens ont droit d'attendre de leurs représentants" 10 avril 1793, CONDORCET, "oeuvres" t. XII, p. 558). Il revendique donc l'autorité intellectuelle et morale, le "leadership idéologique" (dirait-on aujourd'hui) contre toute pression ou poussée démagogique (la Montagne est ici visée), parce que, dit-il, cet esprit ("l'amour de l'égalité et de l'indépendance personnelle, la haine de toute autorité... arbitraire... le désir de voir toutes les institutions nouvelles favoriser les classes les plus pauvres et les plus nombreuses et celui de fraterniser avec les hommes de tous les pays qui aiment la liberté... le respect pour la justice, la soumission à la loi, le zèle pour l'ordre public...") est encore bien fragile dans les têtes et les cœurs, le peuple ayant été trop longtemps "accoutumé à n'obéir qu'à des hommes" et n'ayant pas pu prendre encore "l'habitude" de n'obéir qu'à la loi puisqu'il n'a jamais vu régner la paix qu'à côté de l'esclavage". Dans ce combat idéologique, CONDORCET appelle ses collègues de la Convention à ne pas être dupes des mots : "Le nom sacré de la justice" peut recouvrir de "fausses subtilités", "le mot révolutionnaire" peut être "avili" en servant de "voile à ce que l'exacte équité aurait désavoué". Le vocabulaire, la sémantique, la maîtrise de la langue deviennent donc, dans des périodes de tension politique, des lieux et des enjeux de débats idéologiques, de combats politiques acharnés. Le combat d'idées est au cœur du combat politique : toute "tyrannie" ne peut s'exercer qu'en s'appuyant sur "les préjugés et l'ignorance de ses victimes" (Esquisse t. VI p. 116).

CONDORCET est un défenseur et un définisseur de ce que nous appelons aujourd'hui

l'idéologie libérale, même s'il reproche aux Physiocrates d'insister sur la liberté économique en négligeant la liberté politique (Esquisse, VI, p. 190-191). Voici un résumé très saisissant de cette idéologie libérale qui se veut naturelle et scientifique (comme toutes les idéologies dominantes veulent se présenter ici ou là, du XVIII^e siècle à nos jours) : "L'homme doit pouvoir déployer ses facultés, disposer de ses richesses, pouvoir à ses besoins avec une liberté entière... le soin d'assurer à chacun les droits qu'il tient de la nature est encore à la fois la seule politique utile, le seul devoir de la puissance sociale, et le seul droit que la volonté générale puisse légitimement exercer sur les individus"⁸⁶

Mais, parce que CONDORCET subit, qu'il le veuille ou non, l'influence de la pression populaire entre 1792 et 1794, parce qu'il a une nature sensible et généreuse, parce que cet intellectuel, ce savant, cherche à approfondir toujours davantage la nature des phénomènes sociaux, il en vient à prendre des positions sociales audacieuses qui se traduisent par un vocabulaire novateur, et qui feront l'admiration par exemple d'un JAURES. Comme cela a été dit dans le groupe REHSEIS, CONDORCET peut à bien des égards être qualifié d'inclassable.

Ainsi dans son "Plan de constitution, présenté à la Convention nationale les 15 et 16 février 1793", il parle de "garantie sociale" qu'il range parmi les "droits naturels, civils et politiques des hommes" et il dit que "les secours publics sont une dette sacrée de la société"⁸⁷. Il veut "perfectionner", faire progresser "l'art social" et surtout il pense que l'étude des "rapports sociaux" est encore largement à faire, car il n'y a pas que les "droits individuels" mais aussi "ceux que l'état social donne à tous à l'égard de chacun"⁸⁸. L'expression "rapports sociaux" se répand au XVIII^e siècle pour évoquer les rapports des hommes dans la société, l'originalité de CONDORCET vient de ce qu'il insiste sur les "classes sociales" et leurs rapports avec "la division du travail": "Tous les hommes qui vivent, en tout ou partie, de leur travail d'esprit ou de corps, sont dans le cas des possesseurs de rentes viagères, et même dans un cas plus défavorable ; car la maladie ou l'âge peut les priver de leur revenu. C'est un mal nécessaire attaché à toute société nombreuse et où les travaux sont divisés ; mais il est à ce mal un remède, celui des caisses d'accumulation, soit particulières, soit publiques"⁸⁹. Pour CONDORCET, il faut donc prévoir de financer les besoins des travailleurs malades ou âgés, mais il veut plus, il veut que des jeunes citoyens qui n'ont que leurs bras puissent emprunter avantageusement les sommes leur permettant de lancer leur propre entreprise ; il veut que les "écoles primaires" rétablissent l'égalité des chances, il veut que l'on fasse des lois "sur les successions, sur les bâtards, sur l'adoption" qui favorisent l'égalité, il veut "délivrer les citoyens pauvres de tout impôt direct", ainsi, ajoute-t-il, la "liberté de la propriété, de l'industrie, du commerce" procurera "l'égalité de fortune compatible avec une bonne organisation sociale"⁹⁰ ; la seule qui soit nécessaire au bien-être de la masse générale des individus". Il faut, écrit-il encore, "rendre les progrès de l'industrie et l'activité du commerce plus indépendants de l'existence des grands capitalistes ; et c'est encore à l'application du

calcul que l'on devra ces moyens", il faut "empêcher que le crédit soit exclusivement un privilège attaché à la grande fortune⁹¹". Notons que, comme LITRE l'avait bien vu, CONDORCET est l'un de ceux qui, au XVIII^e siècle confère au mot industrie un sens particulier, indépendant des activités agricoles : "Les rapports mutuels de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, avec la constitution d'un état et sa législation (...) ne peuvent échapper aux regards d'un peuple ingénieux, actif, occupé des intérêts publics" (CONDORCET, Esquisse, 1794, "Oeuvres", t. VI., p. 58). Ceci dit pour CONDORCET, les "classes existent naturellement dans la société", et, quand elles ne sont pas établies par la loi, les distinctions sociales sont "nécessaires" ; "la distribution des travaux ou des richesses... produit nécessairement des hommes pouvant vivre sans travail, et d'autres n'ayant que leur travail pour vivre ; des cultivateurs, des manufacturiers et des commerçants ; des entrepreneurs, des ouvriers et des consommateurs, des propriétaires de fonds et des capitalistes...".

CONDORCET se fait l'apôtre de l'union entre les classes sociales, et pense favoriser cette union en "démontrant" qu'il n'y a pas de conflit, de contradiction, de lutte de classes : "Je vais donc essayer de prouver que ces prétendues oppositions d'intérêts n'existent pas ; que le développement des facultés de l'homme, le progrès de la civilisation, qui en est la suite, ne tendent point naturellement à séparer les hommes, mais à les rapprocher ; que les rapports sociaux d'accord avec les sentiments de la nature, les portent, par l'intérêt de leur propre bonheur, à le chercher dans celui des autres ; et que l'homme ne peut devenir ennemi de l'homme que par l'effet des lois injustes, ou des institutions corruptrices. (...) Il ne s'agit pas ici de maintenir une grande inégalité ; il s'agit seulement de tout abandonner à la volonté libre des individus, de seconder, par des institutions sages, la pente de la nature, qui tend à l'égalité, mais qui l'arrête au point où elle deviendrait nuisible"⁹². Pour notre auteur, tous les citoyens ont finalement intérêt à ce que les ouvriers touchent un salaire plus élevé que le prix des denrées, et que ceux qui possèdent des capitaux les placent dans l'industrie et non dans les terres, les rentes ou la thésaurisation.

III, 2,c, faire l'histoire c'est faire progresser la langue, l'attention qu'on doit avoir pour le sens des mots, la maîtrise de la langue.

Contre les "démagogues" de la Montagne, CONDORCET s'empêche, il leur reproche de n'avoir que le mot de "peuple" à la bouche, mais de prêter à ce mot des sens différents : "grand et infaillible" "quand ils espèrent l'entraîner à des violences", "troupeau d'animaux lâches et stupides", "masse qu'ils espèrent agiter", et enfin peuple dédaigné quand, étant dispersé, il n'obéit plus qu'à sa raison... ; "ils appellent le peuple les hommes corrompus ou égarés qu'ils rassemblent en groupes, qu'ils entassent dans les tribunes ; mais le peuple souverain dans ses assemblées primaires est pour eux un juge terrible qu'ils haïssent parce qu'ils le craignent"⁹³.

De plus, CONDORCET est définisseur d'un vocabulaire progressiste où à tout le moins précurseur d'une langue moderne dans les sciences et les techniques, comme en politique.

Il distingue par exemple le mécanicien du géomètre ou du physicien géomètre : " un mécanicien est celui qui tantôt applique aux machines un moteur nouveau, tantôt leur fait exécuter des opérations qu'on était obligé, avant lui, de confier à l'intelligence des hommes, ou sait obtenir d'une machine des produits plus abondants et plus parfaits⁹⁴" (le sens nouveau de "moteur" est attesté dès 1744 d'après le Trésor)^{94b}. Il semble, en en précisant son sens, vouloir répandre la nouvelle notion "d'organisation" en biologie⁹⁵; et, il parle d'un "système de matérialisme"⁹⁶, comme, nous l'avons vu, de "physique corpusculaire". De toute façon, "on ne doit pas craindre, précise-t-il, d'employer des mots techniques " ⁹⁷ " on doit préférer d'employer, dans les livres des enfants, ceux des mots techniques qui, soit pour les objets physiques, soit pour les autres, sont adaptés généralement. Cette langue scientifique est toujours mieux faite que la langue vulgaire. Les changements s'y font plus sensiblement et par une convention moins tacite. Ces mots expriment en général des idées plus précises, désignent des objets plus réellement distincts, et répondent à des idées mieux faites et d'une analyse plus facile, puisque souvent ces noms sont même postérieurs à cette analyse. Si le goût les bannit des ouvrages purement littéraires, c'est parce que l'affectation de science blesserait ou la délicatesse ou l'orgueil des lecteurs ; c'est qu'ils y répandraient plus d'obscurité qu'il n'y mettraient de précision". Sur les " forces motrices", "les combustibles" et tout le vocabulaire nouveau des industries textiles nous renvoyons à deux textes de CONDORCET tirés de ses Eloges de MONTIGNI et de VAUCANSON⁹⁸; on notera l'extrême précocité de l'expression : "biens de consommation".

Sur le vocabulaire social de CONDORCET nous ne saurions trop renvoyer à son "Essai sur la constitution et les fonctions des assemblées provinciales" (1788) et en particulier sur les pages 453-456 du tome VIII des "Oeuvres" ; il y parle des "ouvriers", du "peuple", de la "populace", de la "bourgeoisie", des "pauvres", des "riches", des "capitalistes", des "salariés", des rapports entre "propriétaires et ouvriers", de la "division du travail", des "classes laborieuses" et il dit en particulier que "toute famille qui ne possède ni propriété foncière, ni mobilière, ni capitaux est exposée à tomber dans la misère au moindre accident". Certes, il reste optimiste sur l'évolution sociale qu'on peut espérer voir se produire sous le double effet de la nature et de la philosophie, mais il use aussi de formules particulièrement audacieuses : "les hommes qui peuvent en acheter d'autres", par exemple. (Esquisse, t.VI p. 527)

Une rapide analyse de discours sur toutes l'oeuvre de CONDORCET nous amène à dégager une formule quasi-mathématique dans l'expression de sa philosophie fondamentale ; qu'il s'agisse de l'intérêt économique, du plaisir amoureux, de la vie que donne la culture, la formule est la même : "toutes les jouissances se doublent en se partageant", et l'art social consiste à faire se confondre l'intérêt personnel et celui des autres hommes. (Esquisse, t.VI pages 516-524-525).

La notion du progrès chez CONDORCET est comme nous le savons, centrale, et il précise le contenu de cette notion à travers toute son oeuvre ; ce progrès est forcément positif, il est sans retour⁹⁹ et sans limites, il est prévisible, car il obéit

à la "théorie du développement", aux "lois générales du développement", et la "science de prévoir les progrès de l'espèce humaine" progresse, elle-même, chaque jour.

A époque nouvelle, à société nouvelle; langue nouvelle; c'est ce qui ressort de l'oeuvre de CONDORCET, et, surtout, c'est ce qu'il dit lui même en pressant la Convention de légiférer sur les enfants nés hors du mariage : "Faites en sorte que les noms d'enfants trouvés et de bâtards ne souillent plus une langue républicaine", de la même façon, CONDORCET éprouve le besoin de définir la distinction entre l'étude métaphysique des individus et l'étude historique des sociétés humaines à travers les siècles,¹⁰¹ qu'il entreprend ; et, il forge l'expression, pour se définir, de "philosophe politique" qui ne s'attache pas seulement à la "science de l'homme" pris individuellement.

Pour hâter les progrès sociaux, il est nécessaire dit CONDORCET de faire progresser la langue, d'inventer une langue enrichie, rigoureuse ou simplement nouvelle ; seule l'instruction d'ailleurs permettra à la masse du peuple de ne pas considérer les mots importants comme "vides de sens" ¹⁰² ; il faut commencer donc par "n'employer avec les enfants que des mots qu'ils puissent comprendre" et puis peu à peu en veillant à ce que ces mots nouveaux soient compris, il faudra progressivement sortir du langage commun, ou du sens commun des mots pour qu'ils accèdent à des sens plus précis, rigoureux, neufs; l'éducation ne peut libérer l'homme sans ce travail préalable et fondamental sur la langue, qui permet de rompre avec le langage vague, équivoque, trompeur qu' est le langage commun, encore faut-il que la rupture ne soit pas totale, brutale, sous peine de créer des divisions sociales nouvelles, de fortifier l'inégalité en travaillant pour la liberté. Nous renvoyons ici aux pages admirables de CONDORCET sur ce sujet dans son Mémoire pour l'instruction publique ¹⁰³. Il faut, selon lui, pour que l'égalité s'établisse, travailler à ce que la frontière peu à peu s'efface entre les "habitants d'un même pays... (séparés) par l'usage d'une langue plus grossière au plus raffinée", il faut abattre la barrière du langage qui ne permettrait pas aux hommes de s'entendre" ! ¹⁰⁴

CONDORCET devient en 1793 un sémanticien politique engagé, militant, quand, avec DUHAMEL et SIEYES, il lance son Journal d'instruction sociale ¹⁰⁵ qui s'adresse cette fois à tous les citoyens qui doivent apprendre à entendre et à parler le langage de la raison, et pour ce faire il convient d'analyser les mots (et non de les définir) ; la langue politique sera un des premiers objets du Journal d'instruction sociale", dit-il, parce que l'imperfection de la langue est un obstacle majeur au progrès des sciences morales et politiques ; ces sciences en effet utilisent des mots de l'usage commun où ils n'ont en général qu'un "sens vague et incertain", il faut donc, s'il on veut éviter les "créations barbares de termes techniques" ¹⁰⁶, "développer et circonscrire" les idées qui se trouvent derrière chaque mot, donner à ces mots un sens précis et nécessaire". Il faut prévenir les citoyens, s'ils veulent défendre leurs droits, il faut les appeler à la vigilance sur le vocabulaire du "droit naturel", "du droit politique", "de la science de l'économie publique". Sans cet état de veille, sans cette conscience linguistique ou sémantique critique, les citoyens risquent d'être victimes de l'erreur ou de la tromperie. Il convient donc de "déterminer les théories vraies et saines" et pour cela de "fixer les notions précises et justes."

Cette étude de sémantique politique popularisée est d'une nécessité absolue si l'on veut faire disparaître la "différence de langage" qui "produit une inégalité très réelle" entre les hommes appelés à exercer les mêmes droits.

Le premier exemple que va choisir CONDORCET dans le premier numéro qui suit le lancement du prospectus du journal d'Instruction sociale qui annonce l'oeuvre d'éducation populaire en matière de sémantique politique, est le mot "Révolutionnaire", et ce, en date du 1er juin 1793¹⁰³; le titre exact de l'article est : "sur le sens du mot REVOLUTIONNAIRE"; certes notre auteur donne à son article pour commencer un ton de neutralité scientifique qui épouse le style du dictionnaire, puis le ton se fait plus polémique, il s'agit en effet de combattre l'influence des idées montagnardes : "On a trop souvent abusé du mot révolutionnaire," et CONDORCET de décortiquer toutes les acceptions, toutes les nuances, toutes les connotations, tous les emplois possibles du terme, pour isoler et stigmatiser le sens de "violence contraire aux règles de l'ordre commun, aux principes généraux de la justice". Il veut faire la genèse du mot, remonter à son origine, pour justifier les premiers emplois du mot quand il s'agissait de lutter contre l'arbitraire ; il reconnaît aussi qu'il faut être vigilant à l'égard de la contre révolution, mais, dit-il, ne jouons pas sur les mots, donnons à ce mot un sens de brièveté et ne l'opposons pas au principe du droit naturel, car "l'altération des sens des mots en indique une dans les choses mêmes" prévient-il.

CONDORCET a, comme certains de ses contemporains, exprimé le souhait, du moins pour le domaine des sciences (que nous appelons aujourd'hui "exactes"), que pût s'établir une langue universelle,¹⁰⁸ "n'exprimant que les combinaisons de ces idées simples qui sont exactement les mêmes dans tous les esprits, n'étant employée que pour des raisonnements d'une rigueur logique, pour des opérations de l'entendement précises et calculées, (et qui) fût entendue par les hommes de tous les pays, et se traduisît dans tous les idiomes, sans pouvoir s'altérer comme eux, en passant dans l'usage commun".

Mais sa préoccupation essentielle, celle qui est le plus souvent exprimée, au sujet de la langue est surtout celle-ci : une mise en garde contre les ambivalences, les tromperies, les manipulations que peut comporter la langue, ou plus exactement l'usage que certains (scribes, prêtres, castes, démagogues...) peuvent faire de cette langue, qui a l'avantage d'unir les hommes entre les générations, les classes, les lieux... certes, mais qui tire aussi désavantage de cela, tant les significations s'ajoutent, se chevauchent, se brouillent. Il veut donc éviter ces flottements et fixer la langue, pour donner une valeur, un sens certain aux mots, de la même manière qu'il s'est préoccupé de fixer les instruments de mesure et les monnaies, sans quoi il ne peut y avoir véritable échange.

Seulement, comment fixer les choses quand, par ailleurs, on fonde toute sa pensée sur un développement historique ? sur un perfectionnement indéfini de l'espèce ? sur une nature humaine qui ne reste pas ce qu'elle est mais qui s'agrandit¹⁰⁹ ?

Il n'y a qu'une réponse offerte par l'auteur, nonobstant les contradictions non vues, ou non résolues : son travail d'analyse sémantique, de démystification, de "démasquage", de vigilance critique (notamment dans le domaine de la langue) donnera aux hommes des armes nouvelles pour que coïncident plus rigoureusement les signes et les sens dans des esprits plus libres ; "nous ne demandons pas que les hommes pensent comme nous ; mais nous désirons qu'ils apprennent à penser d'après eux-mêmes. Ce n'est pas un catéchisme politique que nous voulons enseigner ; ce sont des discussions que nous soumettons à ceux qu'elles intéressent, et qui doivent les juger" ¹¹⁰.

NOTES :

- 1. Article ETYMOLOGIE de l'Encyclopédie ; attribué à TURGOT.
- 2. Séminaire de l'Ecole Normale Supérieure de Fontenoy par Michèle DUCHET et Michèle JALLEY, 10/18, Paris, 1977, 375 pages.
- 2.A. Selon le Trésor de la Langue Française (C.N.R.S., Paris, 1981, tome IX, p. 1086), le sens politique du mot est attesté dès 1842 : "doctrine qui inspire ou paraît inspirer un gouvernement ou un parti" (REYBAUD, J.PATUROT, p. 340).
- 2.B. Selon le Trésor de la Langue Française (C.N.R.S., Paris, 1980, tome VIII, p.22), le mot est attesté en 1906 : "critique des sciences" (Nouveau Larousse illustré, supplément).
- 3. Thèse préparée sous la direction du professeur Alphonse DUPRONT, Paris 1977 (Thèse déposée en Sorbonne, non publiée) et citée dans le maître ouvrage du professeur DUPRONT : "Du sacré". Paris. GALLIMARD. 1987. (page 480).
- 4. Equipe qui rassemble des enseignants-chercheurs appartenant à plusieurs disciplines, et qui s'est recensée au centre universitaire JUSSIEU à Paris en 1986 et 1987 pour un séminaire sur CONDORCET.
- 5. Eloge de COURTANVAUX 1781, "Oeuvres", t. II, p. 460 ; dans toutes nos notes nous écrivons "Oeuvres" pour désigner l'édition Arago (1849)
- 6. Dans notre thèse sur l'usage de la notion de sacré chez CONDORCET, les emplois positifs de "sacré" s'appliquent, pour leur plus grand nombre, aux "droits" (droits sacrés de l'homme, des hommes, de l'humanité).
- 7. Il nous semble qu'une étude ^{sémantique} de quantitative systématique aboutirait à montrer que les mots "liberté" et "libre" arrivent au premier rang de toutes les notions-valeurs citées par l'auteur.
- 8. opposé à aristocratie, voir Eloge de M. de HALLER 1777, "Oeuvres", t. II, p. 317
- 9. charlatanerie religieuse, mais aussi scientifique ou politique ; il serait intéressant de récolter toutes les grappes associatives : "charlatans-sorciers-hypocrites-fourbes-imposteurs-exploiteurs de crédulité" pour illustrer l'ardeur de CONDORCET dans sa quête de sincérité, d'authenticité, de vérité, quête philosophique et franc-maçonne, mais également quête personnelle de l'homme qui plus que ROUSSEAU ou ROBESPIERRE mériterait d'être surnommé le "vertueux".

- 10. Sur le problème d'une langue fixée et de l'accueil du néologisme, il est bon de se reporter à la définition que donne le Dictionnaire de Trévoux de la néologie et aux ouvrages de Mario MORMILE : "VOLTAIRE linguiste et la question des auteurs classiques". 1982 Rome BULZONI éd. et "La Néologie" révolutionnaire de Louis Sébastien MERCIER", Rome, BULZONI éd. 1973.
- 11. Il serait intéressant de suivre l'histoire du mot "quiproquo", d'origine latine (1452 selon Le Robert), francisé en XVI^e siècle ; qui a commencé par désigner une erreur en pharmacie ; pour DIDEROT aussi le quiproquo est partout : "...la vie se passe en quiproquo. Il y a les quiproquos d'amour, les quiproquo d'amitié, les quiproquo de politique, de finance, d'église, de magistrature, de commerce, de femmes, de maris". (Jacques le Fataliste, Gallimard, La Pléiade, p. 518)
- 12. "Le plan (de Monsieur de HALLER) avait pour objet principal de former les hommes qui devaient un jour remplir les places de la république, et de leur apprendre, non ce que les grammairiens du seizième siècle avaient cru qu'il fallait enseigner, mais ce que les philosophes et les hommes d'Etat du dix-huitième siècle peuvent croire utile à l'humanité". . Eloge de M. de HALLER 1777 ; "Oeuvres", t.II, p. 313.
- 13. CONDORCET, "Oeuvres", t. II. p 635.
- 14. "Les têtes se forment sur les langages, les pensées prennent la teinte des idiomes. La raison seule est commune, l'esprit en chaque langue a sa forme particulière ; différence qui pourrait bien être en partie la cause ou l'effet des caractères nationaux", "Emile ou de l'éducation", éd. GARNIER Flammarion page 134.
- 15. "Mémoire sur l'Instruction publique" 1792 ; CONDORCET "Oeuvres" t. VII. p. 349
- 16. Préface du Robert.
- 16^b Bernard QUEMADA qui a lu le manuscrit de cette présente étude, a tenu à nous préciser ceci : "Le modèle de traitement lexicographique de la langue illustré par l'Académie en 1694, correspond à une conception particulière. Quelques années avant, Furetière en avait illustré une autre dont il avait lui-même souligné les caractéristiques en les opposant au travail de l'Académie, alors en cours. Dès cette époque, deux types de lexicographie coexistent et durent encore. L'Encyclopédie s'inscrira dans le "courant Furetière" (avec des traits encyclopédiques plus développés). On pourra, au demeurant, se reporter à la thèse de Monsieur Bernard QUEMADA : "Les Dictionnaires du Français Moderne, 1539/1863, Etude sur leur histoire, leurs types et leurs méthodes", Didier, Paris, 1968.

- 17. "Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain ; fragment de l'histoire de la Vè époque"; CONDORCET, "Oeuvres", t. VI, p. 497-498.
- 18. le "DAUZAT" et le "ROBERT" s'accordent pour donner la date de 1826 pour celle de la première attestation relevée du mot en langue française, le mot circulait déjà en allemand ; dans la 6ème édition du Dictionnaire de l'Académie (1835), la définition donnée est la suivante : "Etude comparative et historique des langues (grammaire comparée, philologie comparée). Etude des principes et des rapports des langues, science de la grammaire générale appliquée aux diverses langues", la signification de "science de la langue envisagée en elle-même en tant que système", selon le Robert, apparaîtrait déjà en 1839, chez TOPFFER et surtout à la fin de XIX siècle avec WHITNEY et SAUSSURE.
- 19. CONDORCET "Oeuvres" t VI p. 368-369 - Esquisse- fragment de l'histoire de la 1ère époque.
- 20. CONDORCET "Oeuvres" t. VI p. 182-183 (Esquisse IXè époque)
- 21. CONDORCET "Oeuvres" t. VI p 434-435 (Esquisse fragment de la IVè époque)
- 22. L'ambiguïté réside dans le mot "insensé".
- 23. CONDORCET en juin 1793, parle du mot "ridicule d'inviolabilité" ("Aux citoyens français sur la nouvelle constitution") et, dans les citations que nous donnons après, vide le mot "sacré" (employé en politique) de tout contenu, de tout sens, alors que, d'une part il a souvent parlé jusqu'en 1789 de la "personne sacrée du roi" et que, comme d'autres, il qualifie de sacrées les nouvelles valeurs proclamées par la Révolution.
- 24. CONDORCET, "Oeuvres", t. XII, p. 271-272.
- 25. Nous soulignons.
- 26. Il serait intéressant de suivre l'émergence et l'itinéraire sémantique de cette expression ; le grand Robert donne comme première attestation 1776, d'Holbach.
- 27. CONDORCET, "Oeuvres" t. VI p. 474, "Esquisse fragment d'histoire de la Vè époque".
- 28. id. p. 640
- 29. id. p. 64
- 30. id. p. 210
- 31. Eloge de Mariotte, 1772, CONDORCET, "Oeuvres", t. II p. 31.
- 32. Eloge de M. TRONCHIN 1781, CONDORCET "Oeuvres" t. II p. 507.
- 33. Mais il est vrai que les "Economistes" (physiocrates) qu'il encense, sont également critiqués pour leur penchant dogmatique.
- 34. Eloge de M. de BOURDELIN, 1777, CONDORCET, "Oeuvres" t. II p. 275
- 35. Eloge de M. HALLER, 1777, CONDORCET, "Oeuvres", t. II, p. 294.

- 36. Esquisse, 1794, CONDORCET "Oeuvres", t. VI, p. 651
- 37. Fragment sur l'Atlantide, 1794, CONDORCET, "Oeuvres", t. VI ; p. 652
- 38. "Mémoire sur l'instruction publique", 1792 CONDORCET, "Oeuvres", t. VII, p. 346.
- 39. Esquisse. 1794. Fragment de l'Histoire de la Xè époque, CONDORCET, "Oeuvres", t. VI, p. 580-581.
- 40. id. p. 285.
- 41. Esquisse Oeuvres t. VI. 496.
- 42. "Mémoire sur l'Instruction publique" ("Etude de la première année"), 1792, CONDORCET, "Oeuvres", t. VII, p. 246.
- 43. Esquisse, t. VI, p. 274.
- 44. "Réflexions sur ce qui a été fait et sur ce qui reste à faire", 1789, CONDORCET, "Oeuvres", t. IX, p. 446.
- 45. CONDORCET, "Oeuvres", t. IX, p. 257.
- 46. Esquisse, CONDORCET, "Oeuvres", t. VI p. 163.
- 47. Esquisse, CONDORCET, "Oeuvres", t. VI, p. 54.
- 48. Esquisse, CONDORCET, "Oeuvres", t. VI p. 551-552-553-579
- 49. Le mot slogan apparaît dans le Dictionnaire de l'Académie (1842) et signifie "cri de guerre", du gaélique "Sluagh", troupe, et "gairm", cri (Dauzat).
- 50. Esquisse, CONDORCET "Oeuvres", t. VI p. 578.
- 51. "Oeuvres", t. VII, p. 266.
- 52. Esquisse, 1794, IXè époque ; CONDORCET, "Oeuvres" t. VI, p. 217.
- 53. Esquisse VI. p. 183.
- 54. id. p. 108.
- 55. Eloge de DUHAMEL 1782. CONDORCET, "Oeuvres", t. II, p. 641.
- 56. voir Eloge de M. BUCQUET 1780. CONDORCET Oeuvres t. II, p. 410, Esquisse t. VI, p. 22 et 66.
- 57. Ainsi en va-t-il de la notion de beauté, de la nature du beau cf. Esquisse. t. VI p. 340.
- 58. Qui jusqu'à la fin du XVIIIè siècle garde un sens purement médical.
- 59. Qui chez CONDORCET aussi garde parallèlement un sens géologique, et cosmique.
- 60. Esquisse. t. VI. p. 38.
- 61. Esquisse. CONDORCET. Oeuvres t. VI p. 502 ; pour DAUZAT le mot "masse" ne prend un sens politique qu'à la fin du XVIIIè siècle, et l'expression "les masses" est attesté en 1826.
- 62. Esquisse t. VI p. 186.

- 63. Très illustrative est l'apparition dans le vocabulaire politique du mot "propagande" en 1792 qui est un transfert laïcisant de la notion de "propagation de la foi".
- 64. Esquisse. VI 189.
- 65. Esquisse. VI 193.
- 66. "Les castes enseignantes" ici, "les classes oppressantes" là, cf. T. VI p. 195.
- 67. Esquisse, t. VI. p. 16.
- 68. Illustrés encore par la Chine.
- 69. Esquisse. t. VI. p. 20.
- 70. id. t. VI. p. 315 (fragment de l'histoire de la 1ère époque).
- 71. id. t. VI. p. 132.
- 72. Vie de Voltaire. CONDORCET. "Oeuvres", t. IV. p. 159.
- 73. Esquisse. t. VI. p. 162.
- 74. Esquisse, t. VI. p. 97.
- 75. id. p. 231.
- 76. id. p. 190 et p. 217.
- 77. id. p. 190-191.
- 78. "Lettres d'un bourgeois de New-Haven à un citoyen de Virginie". 1787. CONDORCET. "Oeuvres". t. IX. p. 56.
- 79. Eloge de M. LIEUTAUD, 1780, CONDORCET, "Oeuvres", t. II, p. 404.
- 80. "Des conventions nationales" X, 191.
- 81. "Réponse à l'adresse aux provinces, ou réflexions sur les écrits publiés contre l'Assemblée Nationale", 1790, CONDORCET, "Oeuvres", t. IX. p. 489, voir la même réflexion faite à propos des "sciences de la législation" dans une citation précédente, et datant de 1787.
- 82. Nous soulignons. ("sur les Conventions nationales" - 1791. CONDORCET ; "Oeuvres", t. X, p. 212).
- 83. Esquisse, t. VI. p. 102.
- 84. Nous sommes ici en présence de la plus parfaite expression de l'eschatologie des Lumières, l'histoire est un accomplissement, et l'homme du XVIIIè siècle l'entrevoit, le vit déjà.
- 85. Le mot perfectibilité est forgé dans les années 1750, par GRIMM, TURGOT ou ROUSSEAU voici à ce sujet ce qu'en dit Jean STAROBINSKI (J.J. ROUSSEAU, "Oeuvres complètes" 1964, Pléiade t. III p. 1317).
- 86. Esquisse, 1794, IXè Epoque. CONDORCET, "Oeuvres", t. VI. p. 179.
- 87. CONDORCET. "Oeuvres", t. XII. p. 417-421.

- 88. "Esquisse", Xè Epoque. CONDORCET. "Oeuvres". t. VI p. 259.
- 89. "Sur les troubles relatifs aux subsistances". 27 XII 1792. CONDORCET. "Oeuvres" t. XII. 316.
- 90. Nous soulignons.
- 91. Esquisse. t. VI p. 248.
- 92. "Que toutes les classes de la société n'ont qu'un même intérêt", 8 juin 1793 (Journal d'Instruction sociale), t. VI. p. 645.
- 93. "Aux citoyens français sur la nouvelle Constitution" juin 1793. CONDORCET, "Oeuvres", t. XII p. 663.
- 94. Eloge de VAUCANSON (1782), CONDORCET, "Oeuvres", t. II. p. 649.
- 94. Le Robert donne 1826 comme date de première attestation pour "moteur", mais ^{bis} il s'agit du moteur à gaz comme nous l'a fait remarquer Monsieur Bernard QUEMADA. La première attestation du sens nouveau de "moteur" se trouve en fait datée de 1744 comme l'indique le Trésor de la Langue Française : "machine destinée à utiliser une source d'énergie pour produire le mouvement", (PONNIER DE LA MOSSON).
- 95. Eloge de PERRAULT (1772), t. II. p. 51.
- 96. Eloge de M. de HALLER (1777), II, 302.
- 97. Mémoire sur l'instruction publique. 1792 - VII. 245.
- 98. Eloge de MONTIGNI (1782), II, 587, de VAUCANSON (1782), II, 653.
- 99. Il ne peut être "rétrograde" (cf. t. II. p. 116 et t. VI p. 13) ; il serait intéressant de suivre le parcours sémantique de cette notion, dont le Robert nous dit qu'elle prend un sens politique à la fin du XVIIIè.
- 100. "Opinion de CONDORCET prononcée dans la séance du samedi 19 janvier 1793", "Oeuvres", t. XII. p. 309.
- 101. Esquisse t. VI. p. 12.
- 102. id. 561.
- 103. 1792 "Etudes de la première année", "Oeuvres", t. VII pages 239-240-241-242.
- 104. Esquisse. t. VI p. 249.
- 105. "Oeuvres", t. XII pages 605-613.
- 106. On a vu que CONDORCET ne répugne pas aux nouveaux termes techniques dans les sciences, mais il s'agit de sciences humaines, politiques où le grand nombre doit comprendre, car il y va du sort du citoyen, du patriotisme, de la République.
- 107. Oeuvres. t. XII pages 617-624.
- 108. cf. t. VI p. 16 et p. 660.
- 109. cf. t. VI p. 289.
- 110. Journal d'Instruction sociale" 1793, CONDORCET, "Oeuvres", t. XII, page 613.